APOLLO MAGAZINE

APOLLO MAGAZINE

Numéro trentre-quatre · Topologies · Printemps 2023

DES OBJETS & DES LIEUX

L 12584 - 34 H - F: 6,90 € - RD

Consommation de carburant en cycle mixte l/100 km (WLTP) : 11,9 à 12,9. Land Rover France 509 016 804 RCS Nanterre.

Au quotidien, prenez les transports en commun. #SeDéplacerMoinsPolluer

RANGE ROVER
EVOQUE

@CERRUTI1881 | CERRUTI1881FRAGRANCES.COM
CERRUTI 1881
SILVER NIGHT
LA NOUVELLE INTENSITÉ
DISPONIBLE EN LIGNE SUR NOCIBÉ.FR, MARIONNAUD.FR ET SEPHORA.FR

1881
EAU DE PARFUM

CHEVIGNON

SPORT

CHEVIGNON

PRINTEMPS-ÉTÉ 2023

APOLLO MAGAZINE

PRINTEMPS 2023

Directeur de la publication & rédacteur en chef
Richard Voinnet

Directeur de la mode & de la création
Arthur Mayadoux

Consultante éditoriale
Carine Chenaux

N°

Art direction and graphic design
Grand National Studio
hello@grandnationalstudio.com

Responsable beauté & bien-être
Capucine Berr

Responsable réseaux sociaux
Barbara Boucard

Secrétaire de rédaction
Isabelle Calmets

Ont contribué à ce numéro
Benoît Auguste, Barbara Boucard, Cylia Bousquet, Pierre-Etienne Calliès, Sylvie Clémente
Élisabeth Clauss, Louis Corvisier, Yoav Goldwein, Olivia Haudry, Ken Kelleher, Arno Lam
Calypso Mahieu, Cristina Medina, Olivier Mokaddem, Yann Morrison, Elisa Palmer,
Théo Ranc, Maxime Rodrigues Da Costa, Matthieu Salvaing, Max Vigato & Hannah Walti

Mannequin
Dylan Roques @16PARIS

En couverture
"Wrapped chair" par Olivia Haudry

34

Merci à
Gaëtan Lanzani, Pierre Banchereau
Lora Sonney, Florent Farinelli & Elsa Sachet

Régie publicitaire France
Kamaté Régie
Dominique Olivier-Toumanoff
Véronique Andréi
6 ter, rue Rouget de l'Isle, 92400 Courbevoie
Tél. : 01 47 68 59 43

Édition
Callaghan S.A. Rue du Champ-Blanchod 11. 1228 PLAN-LES-OUATES - SUISSE
N° registre : CHE-210.662.706

Service des ventes
SOCIÉTÉ À JUSTE TITRES / TBS. Tél. : 04 88 15 12 47
Dépôt légal à parution. n° ISSN : 2264-3826

Diffusion
MLP/IPS/NEW EXPORT PRESS

Impression
Union européenne

La rédaction n'est pas responsable des textes, photos, illustrations et dessins qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. La reproduction, même partielle, de tous les articles, illustrations et photographies parus dans *Apollo Magazine* est interdite. Le magazine décline toute responsabilité pour les documents remis.

apollomagazine.ch
Instagram
@apollo_magazine

MAISON
MONTAGUT
montagut.com

Andrés Reisinger
Take over (Rome), 2023
Installation digitale

topologies

Que se passe-t-il lorsque vous emménagez dans un immeuble dont l'architecture et les matériaux ont été choisis en fonction de leurs coûts et non de vos besoins humains, esthétiques et sociaux ? Que se passe-t-il lorsque vous vous installez dans un lotissement au sein duquel toutes les maisons collées les unes aux autres se ressemblent comme des copies ? Que se passe-t-il lorsque vous êtes commercial grand voyageur et que vous passez d'hôtel en hôtel à longueur d'année ? Que se passe-t-il lorsque, étudiant, vous arrivez dans une Cité universitaire qui évoque grandement les caissons d'un *love hotel* tokyoïte ? Eh bien, vous décorez. D'abord, parce que décorer est un acte d'appropriation.

Dans les années 50, dans ses études sociologiques sur l'urbanisme, William Whyte s'amusait à montrer comment les passants, dans les jardins publics, se saisissent des chaises sur lesquelles ils vont s'asseoir. Ils les attrapent par le dossier et ils les poussent ou ils les tirent de quelques centimètres. La position n'a presque pas changé, l'exposition au soleil est la même. Mais maintenant qu'ils l'ont bougée, la chaise est à eux. Elle devient aussi, au sens du psychanalyste Donald Winnicott, un « objet transitionnel » : ni véritablement dedans, ni véritablement dehors, la chaise ou les éléments de déco ne sont pas de simples projections de son identité, elles sont une partie de soi, elles sont comme un être que l'on pense vivant en son for intérieur, de façon animiste. Comme lorsqu'on n'aime pas qu'une *« voiture dorme dehors toute seule »* ou bien que *« le vieux fauteuil de mamie soit jeté à la rue »*. Les objets ont notre âme.

Mais la décoration est également une forme de résistance. Ces photos parfaites des catalogues dédiés sont glacées : elles sentent la société du spectacle de Guy Debord, *« elles montrent tout mais elles n'expliquent rien »*. Leur composition est symétrique, leur éclairage subtil, leur construction savante et intensément cohérente. Et c'est ce qui les rend intoxicantes. Béton brossé, sièges en cuir, matériaux bruts, tout semble idéal au point que l'on imagine que c'est à cela que doit ressembler son identité d'Homme… Mais comme dans la maison *Farnsworth* de Mies van der Rohe, que l'on bouge un seul objet et toute la cohérence de l'image s'effondre. Car aussi belles ces mises en scène soient-elles, elles ne disent rien des individus ni de leurs rêves. Elles n'écoutent pas leurs besoins mais les remplacent, elles violentent leur vraie personnalité en leur imposant une identité qui n'est pas la leur. Sauf que souvent, face à cela, les gens résistent : ils réintroduisent de l'erreur, chinent des étrangetés, plébiscitent le *do-it-yourself*, convoquent la sémiotique là où il n'y avait que de la brutalité.

Parce que se préoccuper de son intérieur, c'est s'affirmer soi-même, peu à peu.

Olivier Mokaddem, directeur de Fast & Fresh,
agence de Psychologie des usages

sommaire

N°34

(re)trouvailles

galeries – Dans la peinture d'Elke Foltz *p. 26*
temps suspendu – Aime Simone en lumière *p. 32*
un intérieur – Chez Benjamin Poulanges *p. 44*
en studio – Toutes les couleurs de Lazuli *p. 58*
story – Nathalie Didden, marchande de tapis *p. 64*
les choses de la vie – Ça et Moi *p. 84*

(ré)flexions

secondes vies – En quête de brocante *p. 30*
micronisation – Notre maison de poupée *p. 42*
hors-sol – Motivations florales *p. 94*

(sur)classement

entrée de jeu – Penser/classer *p. 13*
obsessions à choper *p. 16*
sur le divan – Goodbye FOMO, hello ROMO *p. 24*
backstage – Des lits vides, l'âme pleine *p. 60*
sur la route – Non-lieux *p. 66*
sortie de route – Je dérange ? *p. 98*

(à)découper

Elke Foltz, détail ❶ *p. 28*
Benjamin Poulanges, détail ❷ *p. 56*
Yoav Goldwein, détail ❸ *p. 76*
Matthieu Salvaing, détail ❹ *p. 96*

Aquatic sculpture par l'artiste & designer Ken Kelleher @anchorball

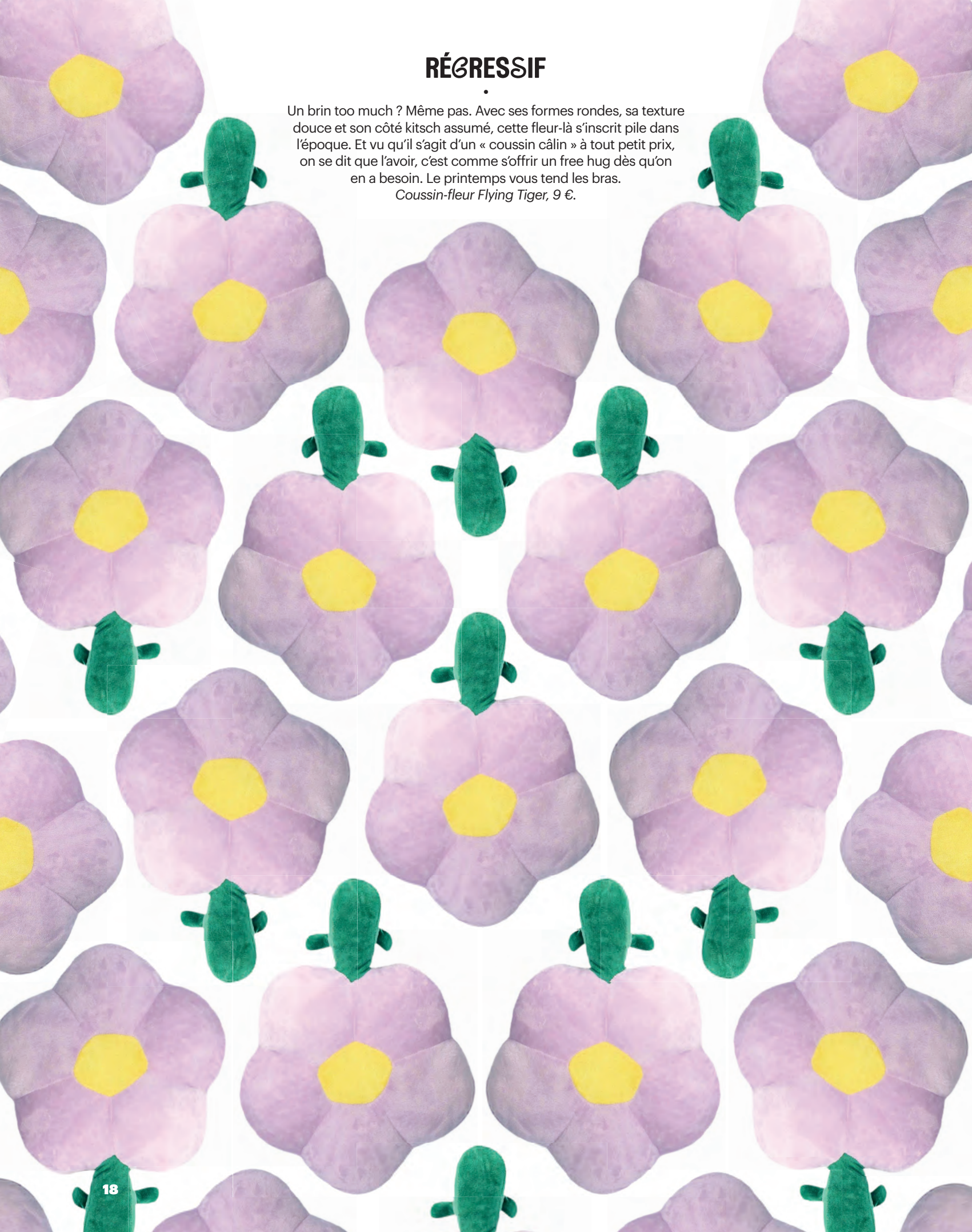
PIÈCE RARE

Spécialiste de la création d'art en porcelaine, la maison espagnole Lladró a une nouvelle fois laissé libre cours à l'imagination du designer Jaime Hayon. Après nombre de créations poétiques, celui-ci a dévoilé *Embraced*, une sculpture qui représente l'étreinte, avec un personnage qui se prend lui-même dans ses bras. Une façon de toujours se rappeler l'importance de prendre soin de soi. Take care.
lladro.com

IN CORIO
MAINTENANT AU 33, RUE DU DRAGON - PARIS
CHAUSSEUR FRANÇAIS CONTEMPORAIN
WWW.INCORIO.COM

RÉGRESSIF

Un brin too much ? Même pas. Avec ses formes rondes, sa texture douce et son côté kitsch assumé, cette fleur-là s'inscrit pile dans l'époque. Et vu qu'il s'agit d'un « coussin câlin » à tout petit prix, on se dit que l'avoir, c'est comme s'offrir un free hug dès qu'on en a besoin. Le printemps vous tend les bras.
Coussin-fleur Flying Tiger, 9 €.



MONSIEUR
d'ESSARTS

Toute la force du Bio, pour VOUS

BIO MAXI

SÈVE DE BOULEAU + PROPOLIS

phyt-inov
international

www.phyt-inov.com

CHEMIN DE TABLE

On recrée l'esprit « maison de famille » avec des pièces intemporelles aux motifs floraux élégamment monochromes. En rouge, collection Toile de Jouy par Dior Maison ; en noir, collection Tulipes noires par la faïencerie de Gien ; en jaune, collection Herbarium par Gucci Home et en bleu, collection Faded Peony par Ralph Lauren Home en collaboration avec la maison Burleigh.

MAURICE LACROIX

Manufacture Horlogère Suisse

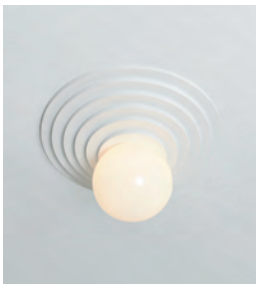
PONTOS

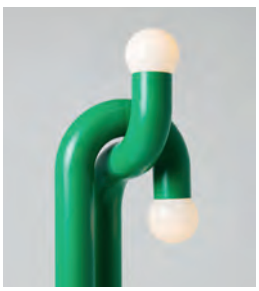
DAY DATE 41mm

YOUR TIME IS NOW.

OFF THE WALL

N'ironisons pas trop vite sur les papiers peints vintage immortalisés par les photos sépia de notre enfance. Qu'il s'agisse de bestiaires ou de végétaux, depuis que l'Homme sait tenir un morceau de charbon, les parois de nos cavernes symboliques illustrent toujours nos vies. Aujourd'hui, l'artiste néerlandaise Ellie Cashman conçoit des papiers peints comme les maîtres flamands racontaient l'histoire du temps en ombres et lumières. Elle crée ainsi des murs entiers de natures mortes bien vivaces, à grands renforts d'entrelacs de fleurs géantes ou de plumes de paon. Dans ces déclinaisons de motifs, il est toujours question d'épanouissement et d'éclosion, pour un résultat hypnotique, romantique, inspirant, et au final, merveilleusement apaisant.
elliecashmandesign.com





COLORAMA

Autodidacte, le jeune designer français Axel Chay, qui a créé son studio il y a trois ans à peine, s'est vite fait remarquer avec ses créations sculpturales aux teintes souvent acidulées, évocatrices du style Memphis et de l'art cinétique. *axelchay.com*

Après la fièvre décompensatoire de la party revenge des deux dernières années, on n'en peut plus de sortir du lundi au dimanche et on retrouve le goût de zoner affalé.e sur son canapé à scroler sans vergogne la vie (épuisante) des autres. Mais si on ne sort plus, on reste bien habillé en cas de Facetime ou de Zoom impromptu avec un autre fuseau horaire. Guide d'élégance pour développer son Desseintes intérieur 2023 entre deux trainings de yoga manqués.

GOODBYE FOMO, HELLO ROMO

Non running

Parce que, de temps en temps, il faut pousser jusque dans la cage d'escalier pour récupérer son poke bowl bio ou même jusqu'à la coopérative pour récupérer ses légumes de saison. Une basket élégante, effortless et confort qu'on a même envie de mirer les pieds posés sur la table basse. *AM In Corio, baskets de ville, modèle Gabriel.*

Haut vol

Le tapis se fait maillot de bain cette saison pour nous aider à voyager gracieusement de la terre du binging jusqu'aux contrées de la sieste. Bref, un nouvel indispensable pour voler confortablement du canapé au frigo ou du transat au grand bain en fonction de la saison. *AM Chevignon, short de bain à imprimé tapi persan.*

Feuilleton

Fruit de plus de quatre ans de travail, Katalog, le projet aussi fou que jubilatoire de la photographe belge Barbara Iweins a trouvé son aboutissement dans un livre éponyme. 12795 clichés de tous les objets de sa maison, minutieusement classifiés et accompagnés de textes drôles ou doux-amers qui nous interrogent sur notre consommation et l'importance sentimentale des choses. *CC Katalog, Barbara Iweins, Delpire & Co.*

Tricot

Le problème de la communication 2023, ce sont les vocaux mais aussi le retour de la rétrocaméra dans les appels. Alors, comment faire bonne figure quand on traîne en sous-vêtements ? En portant ce joli pull bleu majorel qui nous rappelle les balades en bateau, l'été, et nous donne même des envies de selfies dans le miroir du salon, de l'entrée ou de la chambre à coucher. *AM Maison Montagut, pull en coton bio, modèle David.*

Fumeuse

Quitte à traîner tout nu, autant le faire avec références en allumant cette bougie inspirée des senteurs assassines d'orange et de bois. Celle-ci n'est pas moins fabriquée que pour remémorer les odeurs de la villa Malaparte où a été tourné *Le Mépris*. Et mes mèches, tu les aimes mes mèches. *AM 19-69, bougie, gamme Capri.*

Écrans

On se la joue Nouvelle Vague jusqu'au bout du nez avec la monture (optique) aussi ambitieuse que délicate du jeune et talentueux designer Hermès Pontet. C'est made in France, comme la Nouvelle Vague, et ça nous donne l'air de lires les *Cahiers* alors qu'on reposte les memes de la famille K. *AM Pontet eyewear, modèle Horus.*

JUDE LAW & RAFF LAW

Brioni

ELKE FOLTZ

Texte
Capucine Berr
Photos
DR

Dans la peinture de l'artiste française installée à Berlin, l'harmonie naît du chaos et la beauté de la dissonance. De quoi ses vides sont-ils pleins ? Que murmurent ses respirations ?

"GUTS". Juin 2021
Ink, oil, collage, oil pastels and more – 100 x 150 x 2 cm

« Mon travail aborde plusieurs perspectives, les éléments ne peuvent pas vivre les uns sans les autres et ils recréent une harmonie dans la composition ». Elke Foltz s'est exilée à Berlin, ville foisonnante qui sans nul doute a inspiré son travail et la prise de risques qu'on lit en filigrane de ses œuvres. « *Je peins des impressions de moments, je capte des énergies souvent liées à une actualité. Cela passe par une phase de recherche nécessaire pour un vrai lâcher-prise dans le rendu final : il faut que le mouvement soit précis et contrôlé pour parvenir à quelque chose de très organique.* » Le voyage créatif d'Elke est à multiples rebondissements. « *Je travaille avec des pigments principalement, mais j'utilise aussi des collages, j'intègre des morceaux de toiles nés au cours du processus. Cela permet de faire intervenir des bugs, des accidents… Et pourtant, cela crée une harmonie intuitive afin que l'on ait un sentiment d'apaisement tout en se demandant pourquoi tel ou tel élément vient perturber la composition.* » Chaque œuvre d'Elke reflète ainsi une quête intérieure : ses « accidents » donc, ses vides nichés au cœur de la toile sont à l'image de sa vie. « *Des hauts, des bas, un équilibre né d'un quotidien à géométrie variable. Le collage symbolise la place de l'erreur, de celles qui nous définissent par essence et nous permettent d'emprunter ou d'entrevoir d'autres directions.* »

L'art « porte-voix »

Ses références permettent une ébauche de sa propre identité : il y a Joann Mitchell, peintre-graveuse et figure énergique du mouvement de l'expressionnisme abstrait américain du début du siècle dernier, mais aussi l'artiste sénégalais Douts Ndoye et sa série de peintures qui représentaient les bidonvilles en couleurs et cartons ou encore l'illustrateur Brecht Evens, dont le travail de l'encre et de la couleur en liberté l'a inspirée. « *Après le confinement, j'ai travaillé sur un projet d'illustration de couverture pour un livre édité par la maison d'édition Les Prouesses.* Un chant écarlate *était le second ouvrage de* Mariama Bâ*, une figure emblématique du féminisme africain. L'œuvre est indissociable de l'artiste* », explique Elke, elle-même d'origine sénégalaise, dont les travaux sont l'écho d'un angle de vue positionné ou assumé. « Guts, *littéralement "les tripes", est l'œuvre qui incarne le plus mon désir de reconnexion aux racines, à l'introspection mise en avant par ce jeu avec l'espace, ces mouvements de masse et de migration, de pleins et de vides dans la composition.* » Aussi, dans *Même les tournesols ne peuvent plus faire face au soleil*, c'est la question écologique qui taraude, « *parce qu'il y a cette urgence…* » D'où ce vœu d'instantanéité tramé entre ses lignes. De pure émotion aussi.

Détail ①
"Like a sweet dance of life, the sun and the flower become one"
Novembre 2022, ink, pigment and collage on cotton canvas
100 x 150 x 2 cm

En quête de brocante

Texte
Carine Chenaux
Photos
Olivia Haudry
(sauf mention)

Question déco, l'heure est de plus en plus au vintage, à la seconde vie des objets, au kitsch voire au freaky, au « dans son jus » comme au retapé et au customisé, au mélange des styles et à l'originalité. Un vague problème pour les convaincus de la première heure, puisque désormais, tout le monde semble avoir pris le pli.

© Matthieu Salvaing

Opter pour des objets du passé, on l'a compris, c'est responsable. Mais il faut le reconnaître, ici, la vanité n'est pas bien loin non plus. Rien de tel, ainsi, que de balancer un faussement nonchalant « *Je l'ai chinée* » quand on nous interroge au sujet de notre table basse, plutôt que d'avouer que c'est juste via le click & collect d'une grande enseigne qu'on l'a récupérée. Las, parce qu'on n'obtient rien sans rien, l'une des deux méthodes, malheureusement en l'occurrence celle qui nous intéresse, s'avère déjà depuis longtemps davantage ardue que l'autre… mais désormais, en prime, sacrément plus onéreuse aussi. Ceux qui vivent en ville le savent, la possibilité d'y trouver une pièce d'exception – tout du moins selon ses propres critères – sans y laisser un bras s'amenuise au fil du temps. Et ce, en ignorant d'emblée les antiquaires, puisque même les sympathiques boutiques qui ont encore des airs de bric-à-brac manquent régulièrement de voir leurs visiteurs s'évanouir pile dans un service de table déjà « pas complet », à la simple énonciation du prix d'un abécédaire ou d'un broc à l'étanchéité non démontrée. Reste donc l'option « vide-greniers », pas ceux, là encore, qui se tiennent dans un contexte urbain, puisque leurs exposants disposent en réalité d'assez peu de greniers à vider, mais plutôt ceux qui s'ébattent dans des campagnes insoupçonnées et qui, dès le printemps, nous attirent en terre inconnue certes, mais à moins d'une heure des métropoles, Paris compris. Il suffit pour ça, non pas d'un peu d'imagination, mais juste d'un bon carnet d'adresses recensant des amis très précieux, par chance possesseurs de véhicules conséquents, qui n'hésiteront pas à prendre la route, puis à la reprendre en mode « coffre ouvert » s'il le faut. Après, à vous les merveilles de meubles en formica, de tableaux des années 50 repérés de loin par votre œil de lynx myope, ou de trumeaux piqués juste ce qu'il faut. Et surtout cette douce musique que vous entendez déjà… « *Bah, je sais pas, cinq euros ?* » Sauf que, depuis un moment, on dénoterait presque quelque chose de pourri au royaume de la chine. Aussi vrai que nos trottoirs n'offrent plus les mêmes satisfactions qu'autrefois et qu'on doit parfois partir en courant après avoir ramassé un buste 70's sur le pas d'une porte parce qu'on n'est pas foncièrement certain de ne pas avoir pillé un déménagement, les autres protagonistes de ces saynètes familières semblent aujourd'hui bizarrement… informés. Et de voir l'un ou l'autre des acheteurs retourner une cruche pendant que son propriétaire en tongs assène que « *c'est du Vallauris* », toquer sur une sculpture pour vérifier s'ils sont face à un bronze ou à un régule, lorgner vers un miroir encadré de nouilles pour la fête des Mères, en espérant avoir dégoté une œuvre de Line Vautrin, si ce n'est encore, vérifier l'année d'édition d'une figure Schtroumpf à peine mâchouillée. Une crainte qui se confirme quand en soulevant un basique buste en terre cuite, son expert, qui vend en parallèle tous les vêtements 4-6 ans de sa petite dernière, vous prévient d'emblée que ledit possible trophée est « signé ». Et qu'il vous toise quand vous lui rétorquez qu'en l'espèce, la simple gravure du prénom « Dominique » pourrait être légèrement surestimée. De là, on comprendra vite au terme d'un bref interrogatoire que la « télévision » n'est pas pour rien dans notre propre déconfiture. Car si les plus informés auront regardé des programmes confidentiels comme le sympathique Chasseurs d'objets sur Planète+, d'autres – la majorité – seront devenus des semi-pros au fil des épisodes de l'émission phare des après-midis de France 2, où dans un monde comme illusoire, les affaires sont presque toujours conclues. Comme le docteur Frankenstein, celle-là aura accouché de commissaires-priseurs aussi amateurs qu'intransigeants, vous obligeant dès lors à des trésors de négociation, pour expliquer que non, vraiment, cette pomme à glaçons n'a pas encore atteint son potentiel muséal. Mais après tout, tant pis, reste au baroudeur d'origine de se montrer créatif. D'arpenter les brocantes par jour de pluie pour fouiller sous les bâches. De ramasser une poignée d'objets dont un vraiment désiré pour obtenir le (gros) lot. De viser les remballages parce que personne n'a envie de jouer au Rubik's Cube dans son Kangoo après douze heures de cagnard. La guerre est déclarée donc. Mais après tout, révéler notre côté maître en stratégies façon Sun Zi pourrait ne donner que plus d'intérêt à nos victoires. Vanité, vous disiez ?

Aime Simone porte un teddy façon shearling FLÜFS, un sweat-shirt à capuche BOTTER et un pantalon en jersey DRIES VAN NOTEN et des bottes courtes CONVERSE x A-COLD-WALL

Aime Simone

Année lumière

Texte Carine Chenaux
Directeur artistique Arthur Mayadoux
Photographe Matthieu Salvaing
Assistant photo Luca Ibanez

Le jeune songwriter frenchie au pseudo hors d'âge s'est construit diverses vies artistiques dans plusieurs villes du monde. Mais ce sont finalement ses expressives ballades post-pop mâtinées de sonorités actuelles qui lui ont valu l'adoubement général. Avant la sortie de son nouvel album, il renoue pour nous avec son passé de mannequin, dans un décor éclectique et atemporel qui lui va bien.

Son alias est né de l'addition des prénoms de ses grands-parents paternels, chez qui, enfant, il a passé des moments insouciants en plein cœur de la France et qui, surtout, l'ont toujours encouragé et compris. Son amour de la musique quant à lui ? Il le doit peut-être un peu à son père, qui lui a transmis sa Fender 70's, et puis aussi à son « autre famille », norvégienne, qui autrefois, il s'en souvient, se livrait souvent sous ses yeux à des merveilles de lives authentiques et chaleureux. L'adolescence pour Aime Simone n'a pourtant pas été un passage facile et c'est inexorablement qu'il a percuté à grande vitesse tous les pires écueils que la période donne à redouter. Pourtant, quelques rencontres magiques lui auront permis de comprendre peu à peu ce que sa singularité avait de précieux. Avec Pete Doherty d'abord, dont il admirait le groupe d'alors, les Libertines. Celui-là, rencontré par la magie d'un concert où le jeune musicien aura bravé sa retenue naturelle, décèlera son talent, officiera à ses côtés comme un mentor et lui permettra d'assurer pour lui d'inoubliables premières parties. Hedi Slimane aussi, à son époque Saint Laurent, le repérera vite et lui offrira l'opportunité de défiler et de participer à des campagnes pour la prestigieuse maison, dont il assurait alors la direction artistique.

The Passenger

Une parenthèse qui bien sûr amènera également Aime à voyager et lui donnera l'envie de s'installer un temps à Los Angeles, avant qu'il ne migre à Vienne puis à Berlin, la ville qui, de loin, lui conviendra le mieux. Là, porté par l'énergie de la mégalopole allemande, il n'aura de cesse d'écouter et d'expérimenter de nouveaux sons, influencé indifféremment par la soul, le rap, la trap ou l'électro. De quoi lui donner matière à création via sa jeune structure No Start No End, mais aussi une belle crédibilité sur la scène techno locale. Les guitares n'ayant jamais vraiment quitté son univers musical – au point de s'imposer dans certains de ses morceaux pourtant résolument club –, il s'attelle bientôt à son premier album, *Say Yes, Say No,* série de ballades à la croisée des chemins, portées par une voix que ne renieraient pas les grands de la folk et parfaite synthèse de toutes ses expériences musicales passées. Le succès ne tarde pas et si l'Ukraine, qui le connaissait via sa scène DJ, voit en son *In This Dark Time*, un vrai élan d'espoir, la France se laisse vite emporter par le single *Shining Light*. Une synchro plus tard, conclue avec – ça ne s'invente pas – une grande enseigne qui accompagne ses clients dans l'agencement de leur univers personnel, voilà Aime Simone plus mainstream qu'il ne l'aurait jamais cru possible. Mais cela ne dérange pas l'artiste, désormais revenu à Paris, heureux de s'adresser au plus grand nombre avec des chansons simples, efficaces et vraies, qui, malgré des arrangements complexes, sont assez solides pour se suffire quand il le faut, en simple mode « guitare-voix ». Lauréat en 2021 du prix Chorus, après des prédécesseurs de taille comme Christine & The Queens ou Feu ! Chatterton, il rejoint bientôt l'écurie de l'iconique label Because. En vue, *Oh Glory*, un nouvel opus, au titre aussi évocateur qu'intelligemment ambivalent, qui paraîtra en mai prochain. Les trois titres déjà révélés, *Baby don't Quit*, *Answer the Night* et *Not What You Wanted*, augurent déjà du meilleur, autant que l'esthétique qui entoure ce très attendu second projet. Le résultat d'un parcours parfois âpre mais toujours multiple et enrichissant, qui n'aura certainement pas été effectué en vain.

Album Oh Glory (Because). Sortie le 5 mai 2023.

Styliste Barbara Boucard
Assistante styliste Cristina Medina
Grooming Julie Bennadji avec
Balmain hair Couture et Make up forever

Aime Simone porte une veste façon parka WANSI, un bomber, un t-shirt et un pantalon DIESEL, des bottes courtes CONVERSE x A-COLD-WALL et une bague DAVID YURMAN

Aime Simone
porte un débardeur
ZONEN VAN THOR
et un collier en chaîne
épaisse GIVENCHY

Composition florale par DEBEAULIEU debeaulieu-paris.com

De gauche à doite :
Sac de voyage Savoy GUCCI
Sac à main noir en cuir
Snatched MAISON MARGIELA
Sac shopper en cuir grainé FENDI

Aime Simone porte une veste manche courte sur une veste en cuir SEAN SUEN, un pantalon en cuir FENDI, des Boots Converse x A-COLD-WALL et une bague personnelle DAVID YURMAN

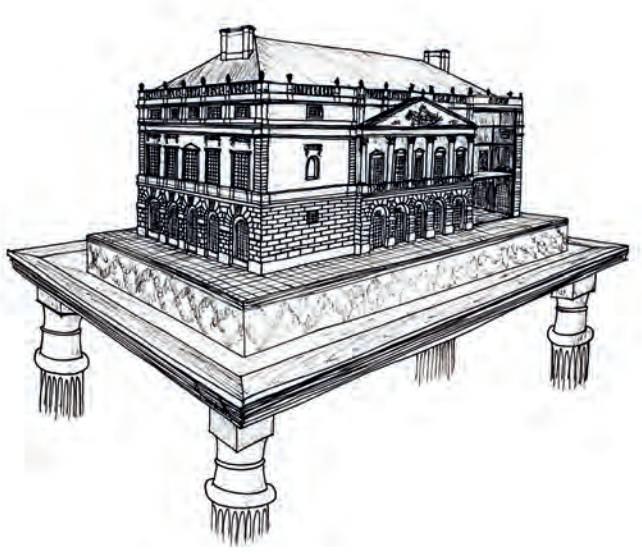
Scène culte

Dans une ambiance tout en clair-obscur, Aime Simone a été photographié à Paris même, au cœur des gigantesques espaces de la maison Lanzani. Née dans les années 30, cette entreprise familiale était à l'origine spécialisée dans la création et la rénovation de meubles de style, avant de commencer à louer des éléments de décor à des professionnels. Une activité parallèle qui est peu à peu devenue principale et a permis à l'entreprise de collaborer avec des cinéastes, des photographes, des scénographes ou des maisons de couture de renom. L'actuel maître des lieux, Gaetan, est désormais à la tête de plus de vingt mille pièces datant du Moyen Âge aux 80's, parmi lesquelles une imposante collection d'animaux naturalisés.
gaetanlanzani.com

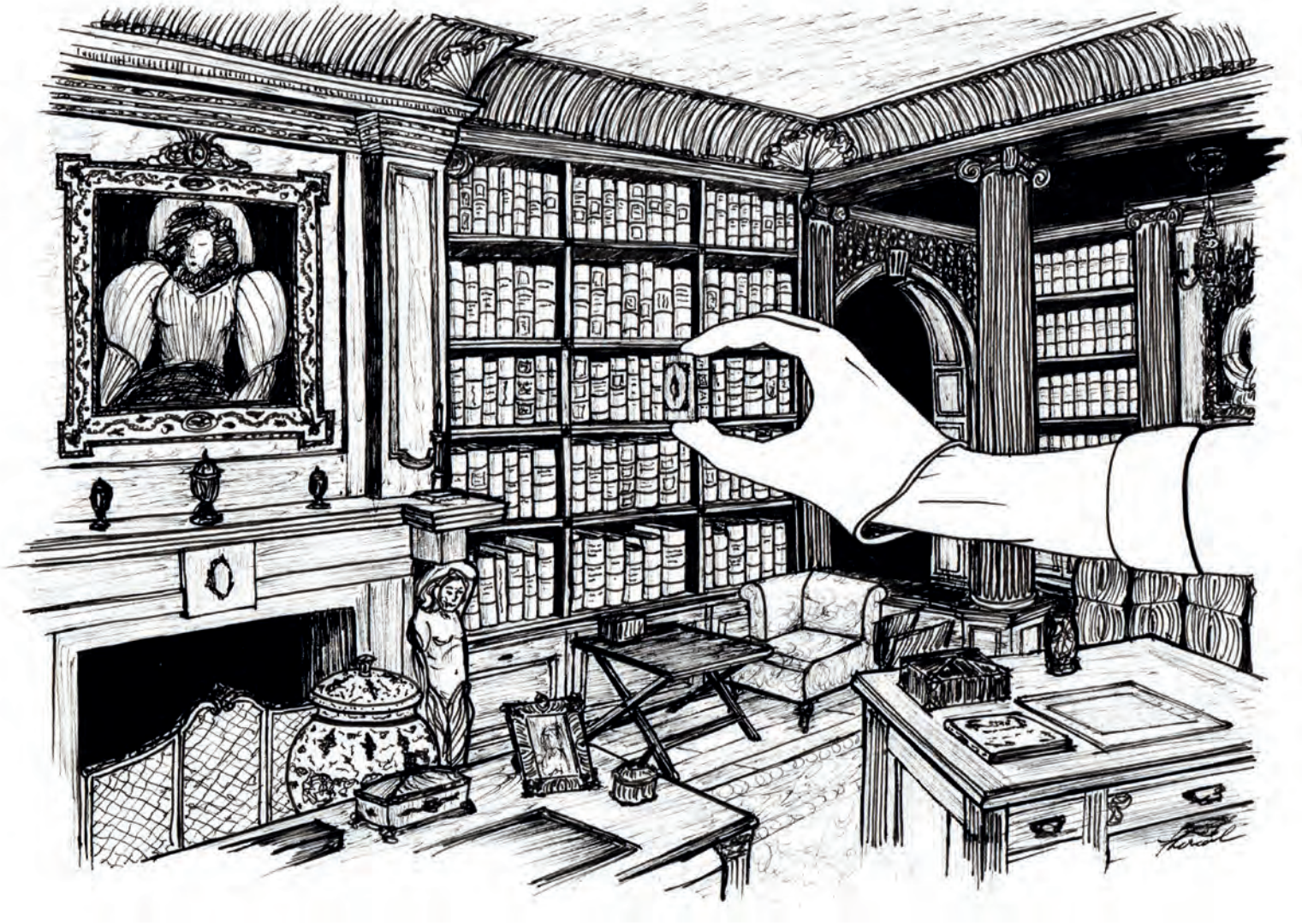
Aime Simone porte une chemise à col montant rayé DIOR MEN, un pantalon strassé BLUEMARBLE et des baskets TK-MX Runner GIVENCHY

Texte
Élisabeth Clauss
Illustrations
Théo Ranc

Pousser les murs de notre maison de poupée



Pousser des mini-murs ? Au sens symbolique, évidemment. On a déjà du mal à ranger notre appart grandeur nature, on ne va pas se lancer dans des tout petits travaux pour miniaturisations allégoriques des montagnes qu'on se fait de nos taupinières. Ces maisons, jouets de projections qui maquettent dès le plus jeune âge les enjeux de notre vie intérieure, agencent idéalement tout ce qui n'entre pas toujours dans le cadre implacable d'un quotidien impalpable.



La plus belle maison de poupée au monde, pardon pour l'absence de complaisance poétique, n'est pas celle qu'on se composait, enfant, à partir d'un carton découpé, animé de Playmobil conciliants. Non. C'est celle qui a été créée il y a exactement un siècle par le grand architecte britannique Sir Edwin Lutyens pour la reine Mary, épouse de George V. C'est la plus célèbre, la plus détaillée, la plus saisissante. Sans doute mieux aménagée que la plupart de nos chez-nous. Fabriquée grâce à la contribution de plus de mille cinq cents artistes et artisans parmi les meilleurs de Grande-Bretagne, quand on peine à trouver un plombier un samedi, elle est équipée d'un réseau d'eau chaude, d'ascenseurs en état de marche, d'un circuit électrique évidemment, d'une bibliothèque regorgeant d'œuvres reproduites en tout mini-caractères jusqu'au dernier vers, et d'une cave à vin d'authentiques grands crus – plus de mille deux cents références millésimées – embouteillés dans des flacons miniatures, à savourer, quand on est une poupée, jusqu'au dernier verre.

La (mini) vie des autres

Pourtant, si on l'admire, on aurait du mal à l'investir. Même si on est très chanceux, cet idéal ne peut pas ressembler à notre gargantuesque réalité. Cette maison, c'est la vie de quelqu'un d'autre. On se dit que la nôtre est peut-être moins dorée, mais qu'elle est bien plus grande, remplie du sol au plafond de nos souvenirs, d'un quotidien délicieusement désordonné, et de nos projets sans cesse reclassifiés. On se dit que, jamais, on ne pourra concentrer toutes nos réalités entre quatre murs de bois laqué. Mais à y regarder de plus près, tous nos livres, nos agendas, nos albums photos, nos échanges, nos turpitudes, notre sociabilité et nos fenêtres secrètes sur le monde tiennent dans les 100 cm² d'un téléphone toujours à moitié déchargé. Où l'on range chaque soir, tout réseau épuisé, les jeux bien réglés d'une poupée de cire, poupée de sens.

© Portrait Arno Lam

Immergé au cœur des tendances au sein d'un bureau prestigieux, puis free-lance à la tête de son studio pour accompagner les entreprises, des plus luxueuses aux plus accessibles, Benjamin Poulanges n'a eu de cesse de se nourrir de ses rencontres

BENJAMIN POULANGES

successives pour retracer la direction de son parcours. Il nous accueille dans son appartement parisien, situé à deux pas du palais Brongniart, pour un panorama de sa carrière, toujours en totale mutation, mais au diapason de ses envies.

Propos recueillis par **Carine Chenaux**
Photos **Matthieu Salvaing**

Fauteuil
GAE AULENTI
Lampadaire
en chaînes
soudées 1950

Cubes de céramique peints *Orage* par BENJAMIN POULANGES

Paire de consoles en fer forgé 1940
Installation d'angle : peinture BENJAMIN POULANGES
Œuvre en papier brûlé MATHILDE POULANGES

Peut-on commencer par revenir sur ton parcours, qui, jusqu'à maintenant, s'est avéré aussi riche que multiple ?
C'est vrai, parce que j'ai toujours aimé l'idée de repousser les barrières. Pour me présenter, j'ai une formation d'architecte d'intérieur. Au démarrage de ma carrière, j'étais directeur artistique pour le bureau de style Nelly Rodi et c'est dans ce cadre que j'ai rencontré le designer et artiste Hilton McConnico avec lequel j'ai collaboré un moment, et qui m'a donné l'envie de devenir scénographe comme lui. J'adorais ce qu'il avait fait dans le cinéma, bien que, à cette époque, il avait mis de côté ce pan de sa carrière. Mais je me souvenais très précisément de son travail dans *Diva, La Lune dans le caniveau*, *Vivement dimanche !*, *Tout feu tout flamme, 37°2 le matin* ou *Subway*… Je voulais vraiment travailler avec lui, même si, à plus de 26 ans, j'étais déjà âgé pour être son stagiaire. Cela m'a tout de même mené à l'assister pendant deux ou trois ans et il m'a beaucoup appris. C'est comme ça que j'ai côtoyé entre autres Jean-Louis Dumas, président d'Hermès pendant près de trente ans, qui était l'un de ses potes et qu'avec Hilton, j'ai pu travailler sur de nombreuses scénographies pour cette maison.

C'est après cette expérience que tu as monté ta propre agence ?
Oui, il y a presque vingt ans, j'ai créé Studio Poulanges, une structure dédiée à la création, la plus ouverte possible, pour mettre à profit toutes mes expériences, y compris dans la mode, un domaine que j'ai notamment pu envisager en tant que directeur artistique dans la presse. J'ai aussi notamment eu l'opportunité de continuer à travailler avec Nelly Rodi en free-lance pendant dix ans. Parce que c'est un boulot qui fonctionne beaucoup à l'affect.

La mode est un domaine qui t'intéresse ?
Absolument ! Je trouve que la mode inspire la déco, et vice versa. Est-ce qu'à sa grande époque, Margiela était un créateur ou un artiste ? Difficile de trancher. Idem pour Galliano à ses tout débuts, quand il créait des pièces qui ressemblaient à des toiles. Mais au-delà de ce type d'icônes, tout continue de se mélanger.

Quels étaient tes objectifs avec ton studio ?
Travailler avec des photographes, des gens de la musique, des constructeurs italiens, portugais… En tout cas, ouvrir une structure dans laquelle je ne serais pas tout seul et où je pourrais mélanger toutes les disciplines que j'aimais, sachant qu'au final, la liberté vient des clients que l'on a. J'ai beaucoup collaboré avec L'Oréal. J'accompagne aussi, depuis quatorze ans, la marque Monoprix que j'adore. Nous avons commencé notre chemin ensemble au début de leurs pop-up stores avec des créateurs. Je réalise chaque année deux gros événements avec eux pour présenter leurs collections, l'été et l'hiver, et puis je mets en scène tous les espaces éphémères qui montrent leurs collaborations, comme celles d'India Madhavi, Paola Navone ou Vincent Darré. Au démarrage, en 2009, ils avaient du mal à trouver des designers et aujourd'hui, tout le monde se bat pour ça. Je crois qu'ils sont bookés jusqu'en 2026.

Table basse modèle *Jumbo* par GAE AULENTI
Vase en céramique *Origine*
Vase sur la cheminée céramique peinte *Orage*
Paravents peints
Cube de céramique peint par BENJAMIN POULANGES
Lampe en bois sur la cheminée de BRIAN WILLSHER 1970
Paire de chaises vintage noires
Tableau par ERIC GILLMANN

“J’envisage de faire une *exposition* dans mon *appartement.”*

Commode KNOLL
Bougeoir en céramique JEAN MARAIS
Lampe *Artemide* par MARIO BOTTA

Tu as aussi souvent travaillé pour l'univers du luxe…
Oui, pour Boucheron, des campagnes publicitaires durant quatre ans, pour Cartier, beaucoup de scénographies pendant longtemps également, pour Van Cleef ou encore les cosmétiques Dior et Givenchy… Il y a une certaine rigueur dans le luxe, qui me convient bien. Et on dispose de moyens techniques vraiment intéressants, des matériaux au travail de la lumière. En tout cas, ce sont mes réflexions avec tous mes clients, quel que soit leur univers, parfois beaucoup plus accessible, qui m'a amené à l'art, ma motivation première depuis six ans.

Par quoi as-tu démarré alors ?
Par le mobilier, ce qui est normal quand on vient de l'archi d'intérieur. Et même par le luminaire, puisque j'avais exposé une lampe dans le cadre du VIA. Mais ce n'est que depuis peu que j'ai recommencé à concevoir des meubles, des tables, puis des fauteuils. Ils ont l'air fragile avec un de leurs pieds qui entre vers l'intérieur et qui semble prêt à casser, alors qu'en fait, ils ne le sont pas du tout.

Comment as-tu décidé de faire ces céramiques peintes dont on parle beaucoup depuis un moment ?
Cela fait cinq à six ans que je me suis lancé, donc finalement, c'est encore tout neuf. Tout a démarré avec la manufacture Rometti, qui s'est adressée à moi pour sa communication. Sauf que tout de suite, j'ai pensé que l'on pouvait mutuellement s'apporter notre savoir-faire et j'ai imaginé une sorte de « troc » des compétences. Mais une fois que ma mission a été achevée, ce sont eux qui sont venus me relancer pour ma formation, que j'ai effectuée non loin de Rome.

Et le déclic a été rapide ?
Oui, l'apprentissage a été fluide et riche, ce qui m'a très vite permis de finaliser mes premières pièces. De là, je suis allé voir Sophie Negropontes qui me représente depuis, puisque toutes mes œuvres lui ont plu d'emblée. Pour ma première expo dans sa galerie, j'ai démarré avec dix-sept pièces dont beaucoup sont de grosses jarres qui ont rapidement voyagé aux États-Unis et qui ont cartonné à New York et San Francisco. Pour les réaliser dans le respect des règles, il faut au bas mot vingt-cinq ans d'expérience, et évidemment, je n'ai plus le temps d'acquérir cette maîtrise. J'ai alors travaillé sur ce projet avec un tourneur en Italie. Mais au moment de ma deuxième exposition, j'étais un peu frustré de ne pas mettre les mains dans la terre, donc j'ai voulu utiliser une technique de « collage ».

C'est-à-dire ?
Dans la céramique, il y a le « tourné », qui, comme son nom l'indique, consiste à utiliser un tour. Ensuite le « colombage », qui nécessite d'utiliser des sortes de « boudins » qui ressemblent à de la pâte à modeler, mais qui imposent un travail très long. Et enfin, il y a cette technique de « plaques » qu'on assemble comme une maquette et que j'ai finalement utilisée. Pour la réalisation de ces pièces, les éléments qui entrent en jeu étaient tous naturels. Pas de peinture à l'huile, par exemple, mais des pigments et des émaux ; quelque chose d'authentique pour, au final, un style contemporain. Au départ, j'ai créé des formes qui se rapprochent de vases, de brocs ou de soupières, des contenants un peu moyenâgeux et puis, pour ma collection *Origine*, qui a été présentée chez Negropontes, je me suis plutôt inspiré du gréco-romain, avec des pièces qui évoquent l'Antiquité tout en restant toujours actuelles.

C'est à partir de ces céramiques que tu as commencé à envisager de réaliser aussi des tableaux ?
Oui et non, parce que je peignais depuis longtemps sans trop montrer ce que je faisais. Mais mon style était alors beaucoup plus sombre. À croire qu'en vieillissant, je deviens joyeux *(Rire)*. En tous cas, les objets m'ont inspiré de nouvelles œuvres. Certaines sont réalisées sur de vraies toiles tendues sur un châssis, avec de nombreuses superpositions de peinture, puisque je travaille avec beaucoup d'encre de Chine, de l'acrylique et un peu de plâtre pour donner de la texture. Il y a aussi des tableaux en céramique, conçus avec plusieurs dalles, comme des caisses américaines.

797

“Pour mes céramiques, j’utilise des éléments naturels.”

Tête de lit en noyer massif
réalisée par BENJAMIN POULANGES
Fauteuil JEAN-BAPTISTE CLAUDE SENÉ
Cabinet en noyer XVIII[e] siècle
Photographie *Mon Roi* de HENRIKE STAHL
Lampe vintage italienne

Chaises modèle *Orsay* par GAE AULENTI
Banquette en noyer. Table en noyer massif et en marbre de Carrare vert
Bibliothèque en noyer et sphères blanches en céramique réalisées par BENJAMIN POULANGES
Lustre en cristal ANGELO MANGIAROTTI
Vase en céramique vert fin XVII[e]
Céramique par ROMETTI

Tableau par ERIC GILLMANN
Vase en céramique *Origine*
par BENJAMIN POULANGES

À partir du 30 mars 2023, exposition « Boreal » au cœur de la petite Her and Me Gallery, 18 rue de Saint-Simon Paris 7e. À partir du 31 mars 2023, alerte rouge avec l'exposition « True Colors » à la Galerie Negropontes, 14-16 rue Jean-Jacques Rousseau Paris 1er.

Comment, avec ton métier, trouves-tu le temps de créer toutes tes pièces d'art ?
Pour laisser la place à tout ce qui est artistique, j'ai pris l'habitude de m'isoler pendant des périodes d'un mois et demi. Après l'Italie, j'ai pour projet de partir au Mexique à Guaracha, pour me former avec un créateur de céramique local, avant de monter une expo à Mexico, puis d'envoyer quelques pièces dans une boutique-galerie qui me représente à San Francisco.

Ton appartement accueille ton atelier, mais aussi visiblement de nombreuses pièces issues de tes scénographies…
Oui, comme ces sellettes vertes qui se marient à des statuettes asiatiques. Si les lieux, quoique à géométrie très variable, apparaissent comme un espace vraiment maîtrisé, l'atelier, qui fait la jonction entre le salon et la cuisine, a des allures très brutes, notamment avec son parquet entaché de plein de traces de peintures. Pour moi, il est vraiment le plus beau de tous les espaces. Je l'ai d'ailleurs installé de façon volontaire au cœur même de l'appartement, d'autant qu'il sert aussi souvent de lieu de travail pour les équipes du studio. Sinon, la pièce m'accueille surtout quand je crée mes toiles, puisque je réalise mes céramiques principalement en Italie. Pour ça, en parallèle, j'ai un atelier à cinquante minutes de Paris où je vais peut-être installer des fours, même s'il ne m'offre pas le côté « cocon » que je recherche. Mais je réfléchirai à cette question plus tard, parce que je m'essaierais bien aussi à la porcelaine, pour des créations plus légères et toute une série de vaisselle, et puis aussi au design de tapis imaginés sur la base de mes toiles. À l'horizon 2024, nous travaillons en prime sur des pièces de mobilier en carton moulé comme à l'époque Napoléon III, mais en version contemporaine, en nous associant à une usine de papier. Outre ce « twist » de matière, je resterai très sobre sur la forme.

D'autres projets ?
En ce qui concerne mon studio, j'aimerais qu'à l'avenir, sans se limiter et sans exclure aucune activité d'origine – du graphisme à l'événementiel en passant par l'archi d'intérieur, la scéno ou simplement le conseil auprès des entreprises –, il soit le plus possible tourné vers les jeunes créateurs, comme une « maison ouverte ». Mais en fait, c'est déjà plus qu'une envie, puisqu'on est en train de s'organiser pour le remanier dans ce sens. On envisage aussi de vendre au bénéfice d'associations des pièces d'artistes qui ont été conçues pour servir de présentoirs dans le cadre de manifestations éphémères. Des cubes en céramique qui deviendraient consoles ou bouts de canapé, par exemple, dans un esprit écoresponsable et durable, parce qu'on le sait, aujourd'hui, on a vraiment envie de donner une deuxième vie aux choses. Et puis j'aimerais travailler sur des séries mode en peignant les vêtements comme s'il s'agissait de toiles. J'envisage également de faire, dans mon appartement, une exposition qui s'étendrait jusque chez ma voisine de palier. Elle projette de faire réaliser des travaux chez elle, donc elle m'a suggéré de profiter de l'espace provisoirement vide. Nous sommes très peu nombreux dans cet immeuble, complètement dans son jus, et on se connaît tous. Donc investir les lieux, jusqu'à l'escalier peut-être, apparaît carrément comme une idée viable et vraiment placée sous le signe du partage !

Studio Benjamin Poulanges,
29 rue du Faubourg Poissonnière, Paris 9
studiopoulanges.com

Détail ②
Sculpture Bouddha fin XIX[e] siècle
Tableau *Origine* BENJAMIN POULANGES
représenté par la Galerie Negropontes

Lazuli porte un top à volants ROCHAS, un short plissé SACAI, des cuissardes SPORTMAX et des boucles d'oreilles SHOUROUK. *Merci au studio Maison mère 66*

TOUTES LES COULEURS DE LAZULI

Nouvelle venue dans la musique, Lazuli s'en démarque avec ses sonorités mêlant rap, dancehall ou reggaeton et sa voix chaude. À l'heure où sort sa mixtape *Toketa*, elle livre ses envies et ses inspirations.

Si Lazuli est aujourd'hui passionnée par la musique, c'est un heureux hasard qui l'a mise sur son chemin. En effet, elle n'était pas du tout prédestinée à cette carrière, contrairement à certains de ses amis qui avaient déjà suivi cette voie. Un soir, les langues se sont déliées et Lazuli s'est jointe à eux pour s'amuser quelques instants et, tout à coup, elle a eu comme une illumination : « *Je me suis dit que finalement, la musique, c'était peut-être pour moi.* » Peu après, le confinement a commencé et, avec lui, est venu le temps. Ce temps, Lazuli l'a utilisé à très bon escient : « *J'ai quitté mon job et depuis, je ne fais que de la musique. Ce n'était pas du tout prévu dans ma vie, mais ça a été une révélation.* » Car la jeune Lyonnaise ne compte pas dès lors les heures passées à enregistrer, à chercher des sons, à s'inventer, se réinventer, se découvrir. Sa détermination, sa férocité mises au service de la création surprend. Elle se dit chanceuse d'avoir trouvé son chemin et elle ne compte pas s'arrêter là. Au contraire, pour elle, ce n'est que le début d'un chemin de création. Elle est franche et décidée, même si elle ne se pose pas trop de questions et ne s'est jamais vraiment projetée. Franco-Chilienne, Lazuli puise son inspiration dans ses deux cultures, même si ses influences sont plutôt inconscientes. Même si ses titres font la part belle au rap, elle se dit en marge des goûts actuels, et préfère se plonger dans les musiques anciennes favorisant des tonalités vintage tout en s'inspirant des musiques qui ont bercé son enfance, comme le reggaeton ou les mélodies traditionnelles que lui faisait écouter son père lors de soirées communautaires chiliennes et latinos. De quoi se forger un univers musical fort en contrastes, riche et intéressant, qu'on a pu découvrir via un premier EP en 2021, et qu'on retrouve aujourd'hui dans une mixtape, *Toketa,* sortie en février dernier. Un joyeux mélange pour un résultat endiablé et à portée internationale, car non, Lazuli ne compte pas se cantonner à la France. Pleine d'envies et de revendications, cette jeune femme forte qui s'est découverte grâce à sa musique, rêve aujourd'hui d'inciter ceux qui l'écoutent à prendre eux aussi leur courage à deux mains, croire en leurs rêves, sortir des sentiers battus et oser aller vers l'inconnu. « *La vie, tu dois la vivre, pas y survivre !* » Se jeter dans l'inconnu, pour finalement prouver au monde que tout est possible quand on a l'envie de réussir. D'ailleurs, ce qui la motive par-dessus tout, ce sont les gens heureux. Elle apprécie aussi beaucoup le travail d'équipe et les rencontres artistiques : réalisateurs, beatmakers, stylistes… Côté mode justement, si elle aimerait énormément être habillée par Mugler ou Gaultier, elle voudrait également pouvoir collaborer avec des créateurs émergents. Et question home sweet home idéale ? Avec tous ces changements soudains et cette effervescence constante autour d'elle, Lazuli se verrait bien, pour se ressourcer, dans une maison aux grandes baies vitrées, donnant sur la mer, les cheveux libres, devant un micro, prête à chanter. Déconnectée, inspirée, apaisée, dans le calme de la nature, loin des tumultes du quotidien.

Texte
Pierre-Etienne Callies
Photo
Yann Morrison
Stylisme
Barbara Boucard
Mise en beauté
Swan Arnaud avec
Make up forever

DES LITS VIDES, L'ÂME PLEINE

Le chanteur suédois Jay Jay Johanson, crooner-compositeur, photographe pas crâneur, dévoile des centaines de clichés de lits défaits pris lors de ses tournées, annonce son prochain album *Fetish* pour le mois de juin, et nous met dans les beaux draps de sa poésie insomniaque, mélodique, hypnotique.

Texte
Élisabeth Clauss
Photos
Jay Jay Johanson

Depuis la sortie de son troisième album, *Poison,* il y a 23 ans, Jay Jay photographie les lits empreints de son corps dans les hôtels des villes du monde entier qui accueillent ses tournées. *« Ça n'a pas commencé comme un projet conscient, j'avais juste emporté pour mes concerts un vieil appareil photo argentique, avec l'idée de garder des souvenirs intimes d'une tournée qui m'avait emmené jusqu'au Brésil. Ces photos sont progressivement devenues un journal, quasi obsessionnel, registres des hôtels, numéros de chambre et impressions de ces voyages réels et rêvés. J'ai d'abord documenté mon passage dans ces hôtels par une photo de l'impression de mon corps dans les draps, puis j'ai creusé le sillon de mes nuits, de mes cauchemars, de mes insomnies, de mes bouchons d'oreilles et pyjamas oubliés. Un jour, j'ai collé mon téléphone au plafond, caméra qui tournait, et je me suis endormi. J'ai extrait du film la photo qui illustre mon album* Rorschach Test*. Comme je parlais de ce projet autour de moi et dans des interviews, des galeries m'ont sollicité et ces photos sont devenues une exposition. »*

Un nouvel album Fetish

« Je n'arrête jamais d'écrire, j'arrive juste parfois à ce moment où je sais que je tiens un album. Je dors toujours avec du papier et un stylo sur la table de chevet, parce que j'ai besoin de prendre des notes tout le temps. Le matin, je découvre ce que j'ai écrit pendant la nuit, et c'est comme ça que j'ai composé la première chanson de l'album. J'ai aussi développé une zone encore inexplorée mon travail, des morceaux dansants, alors que mon univers musical est plutôt lent. Je suis très impatient d'en découvrir l'impact sur scène. J'ai ajouté des accents soul, j'ai raconté ces moments fugaces d'après la fête, quand les amis sont partis, qu'on se retrouve seul et fatigué, heureux, et qu'on doit se lever tôt le lendemain pour travailler. » Une manière encore de trouver dans les nuits sans sommeil une source d'inspiration.

NATHALIE DIDDEN MARCHANDE DE TAPIS

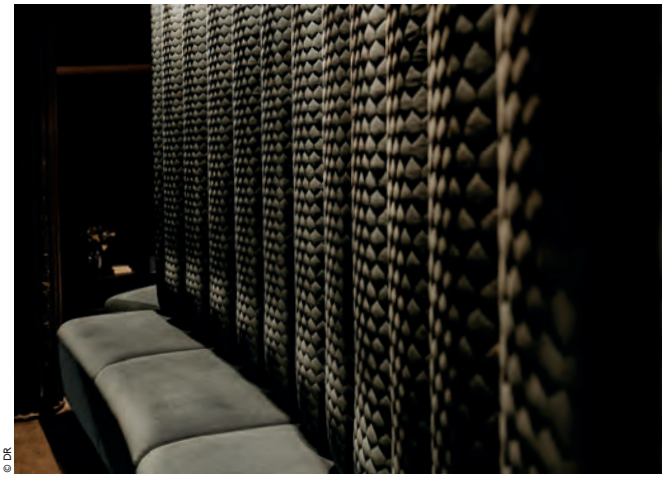
© Dorian Lohse

Texte **Élisabeth Clauss**

Elle a démarré sa carrière dans la joaillerie avant de rejoindre son père, par ailleurs aviateur, dans l'entreprise familiale de tapis et moquette. Haut de gamme, mais pour tout le monde. Depuis trente ans, Nathalie amortit les chocs du quotidien, et nous tient chaud à la racine.

Après avoir dirigé le bateau amiral de son père pendant des années, Nathalie Didden vole désormais léger sur ses tapis : fermée la boutique de 500 m² à Bruxelles ; son bureau est dans son téléphone, son réseau sur toute la planète. Ses clients sont des particuliers forcément singuliers, des hôtels de luxe, des propriétaires sans souci de budget et des gens comme vous et elle – façon de parler – qui ont juste besoin d'un vrai, beau et bon tapis. Toute petite, elle accompagnait son papa dans les salons professionnels, consciente que jusqu'à son ascension dans le milieu, le tapis, intrinsèquement lié au bâtiment, était surtout un milieu d'hommes. Alors le tapis « couture », elle en a fait sa signature. Des créations originales et sur mesure, en collaboration avec des artistes, des photographes (à l'instar de Serge Anton), des graphistes et les meilleurs artisans d'ateliers et manufactures spécialisés, en Inde, en Chine, en Belgique, au Portugal, au Pakistan, au Danemark… Avec toujours un contrôle strict des conditions de production, comme par exemple au Népal pour les « noués main », car « *la spiritualité des artisans se ressent dans le fruit de leur travail* ». Pour les motifs, les matières, les épaisseurs, les pierreries (elle aime en intégrer aux dessins, petits brillants Swarovski qui reflètent la lumière d'une pièce), Nathalie consulte ses centaines de livres d'art, de design et d'histoire, se plonge dans les pages, les dépoussière, les secoue au grand air, puis sollicite les designers textiles avec qui elle travaille depuis toujours. « *J'aime découvrir les talents dès le début de leur histoire. Et ça implique d'aller à leur rencontre. À la disparition de mon père, si j'ai laissé partir la boutique que nous tenions ensemble, et qui servait essentiellement à connecter avec des clients que nous avions déjà, j'ai gardé tous nos ouvriers. J'ai fondé ma société, Tiger Lily (parce que j'ai toujours adoré les tigres), avec laquelle je m'occupe de chaque client au fil à fil, en visitant les bâtiments tout au début du chantier, ou à partir de photos et de vidéos.* »

© DR


© DR

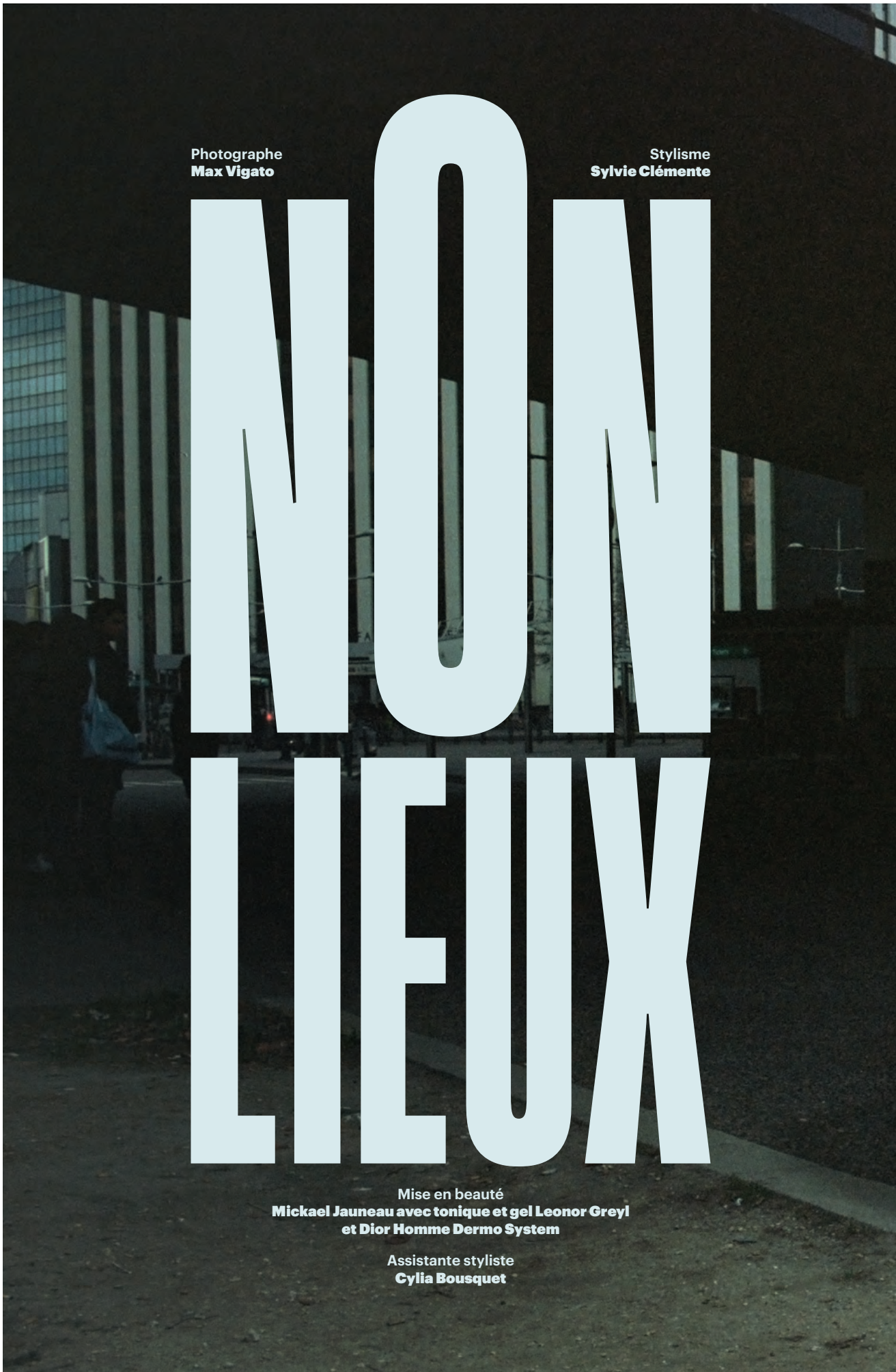
Le dessin dans « La Peau »

« La Peau », c'est le nom de son nouveau projet. Fascinée par les tatouages, elle a décidé de faire de ces illustrations de corps des habits pour la maison. Travaillant main dans l'encre avec des personnes qui ont inscrit leur histoire dans leur chair, elle en a extrait des motifs, en noir et blanc, pour une série de tapis qui feront cette année l'objet d'un livre et d'une exposition. Elle sait que son domaine touche à l'intime et qu'il s'inspire aussi, tout comme la mode, des tendances et de l'esthétique, suivant des courants de couleurs, d'imprimés, mais aussi d'avant-garde. Mais Nathalie connaît aussi le prix du travail, de la matière et du savoir-faire. Elle source pour sa clientèle une (haute) gamme étourdissante de vêtements de sol, couvrant une large palette, du très accessible jusqu'à des sommets de raffinement. Qu'on rêve d'un Aubusson customisé pour sa maison, de tapisseries historiques ou de motifs psychédéliques (minimalistes aussi, et ce n'est pas forcément le plus simple), elle voyage partout dans le monde pour ses clients, cherche – et trouve – les meilleurs fabricants. « *Nos artisans sont capables de tout, le challenge étant de trouver l'usine qui pourra assumer les contraintes créatives.* » Elle accompagne chaque étape de chaque projet, moins en tant que décoratrice que pour apporter son expertise en matière d'esthétique et de technique. « *Le tapis, c'est le premier contact physique quand on pénètre dans un lieu. Que ce soit pour des grandes marques, des appartements parisiens ou des boutiques-hôtels, l'un de mes grands plaisirs est d'être incluse dès le début du processus de construction ou de rénovation. Ce qui devient immédiatement passionnant, c'est que je sais déjà ce que les gens cherchent, sans qu'ils n'en aient encore eux-mêmes l'intuition. J'ai une grande capacité d'observation : je cerne ce qui conviendra au mode de vie d'une famille, quelle est la clientèle d'un l'hôtel, qui foulera ce tapis, qui s'y étendra.* » Son talent est de percevoir en un regard l'atmosphère d'un espace, la personnalité de ceux qui l'occuperont. « *La couleur d'un tapis prendra différemment la lumière selon qu'on le place face au jardin, dans un couloir ou sous un puits de soleil.* » Et même si elle excelle dans le classicisme quand c'est la mission qui lui est confiée, Nathalie Didden revendique un penchant pour le « non-raisonnable ».

Service gants blancs pour tapis rouge à la maison

Elle a l'art et la matière : Tiger Lily travaille les créations en laine principalement, mélangée à de la soie, à du lin, à de la viscose, à de l'alpaga. Parmi ses projets les plus marquants, elle cite le Spirito, une boîte de nuit installée dans une église désacralisée à Bruxelles, « *où pour l'espace bar à l'étage, nous avons inversé le dessin du marbre du rez-de-chaussée, pour en extraire une moquette en miroir. On pense marcher sur de la pierre, mais c'est du tapis, et c'est aussi l'un des plus beaux clubs en Europe.* » Artisane en conscience, elle est attachée à promouvoir une production équitable, et reste attentive à ce que ses fabricants respectent les normes écologiques avec des colles sans solvants et des trames recyclables, tout en ne s'engageant qu'avec des teintureries alignées sur des procédés « green ». Elle a introduit dans ses collections des innovations de fabrication et promet : « *Si ça existe, que c'est beau et éthique, je peux le faire fabriquer. J'aime les créateurs. Je suis le travail d'artistes plasticiens, de cinéastes pour leur esthétique, je voyage beaucoup, ce qui est intrinsèquement très inspirant, et Instagram me permet de découvrir de nouveaux univers. Où que je sois, j'écoute, et je regarde. Il y a toujours quelque chose à apprendre, partout.* » C'est ça, son rôle qui donne des lettres de noblesse au ras de la moquette : guider nos pas vers l'émerveillement et la douceur, pour les garder bien ancrés, pour longtemps.

tigerlily.world



Photographe
Max Vigato

Stylisme
Sylvie Clémente

NON LIEUX

Mise en beauté
Mickael Jauneau avec tonique et gel Leonor Greyl et Dior Homme Dermo System

Assistante styliste
Cylia Bousquet

Team 57

p. 66
Dylan porte un teddy
veste en satin CHEVIGNON,
un trench en coton à
bords francs SPORTMAX,
un collier chaîne JUSTINE
CLENQUET, des ceintures
UNDERGROUND,
des boots PRADA et
chaussettes FALKE

p. 68
Une veste en cuir avec
des patchs en crochet,
une chemise en coton,
un jean et des boots
LOUIS VUITTON

p. 69
Un pull en maille sans
manches et broderies
de perles et un pantalon
en cuir FENDI

p. 70
Une veste double
boutonnage, un short
en gabardine de coton
et des santiags en cuir
DRIES VAN NOTEN,
un chapeau STETSON,
un collier UNDERGROUND,
et des chaussettes FALKE

p. 72
Une veste et un short en
cuir, un pull en maille et
des boots en cuir PRADA,
et des chaussettes FALKE

p. 73
Un blouson upcyclé
ANDREA CREWS
et un collier chaîne
JUSTINE CLENQUET

p. 75
Une doudoune en toile
déperlante de soie
technique, un bermuda en
denim flocké de coton bleu
et des boots DIOR HOMME,
et des chaussettes FALKE

Détail ③

YOAV GOLDWEIN
Home – Between a Shelter and a Cage

Cette série de photographies explore la complexité d'un foyer en tant que réseau d'émotions, de relations et d'attentes qui interagissent avec un environnement en mouvement.

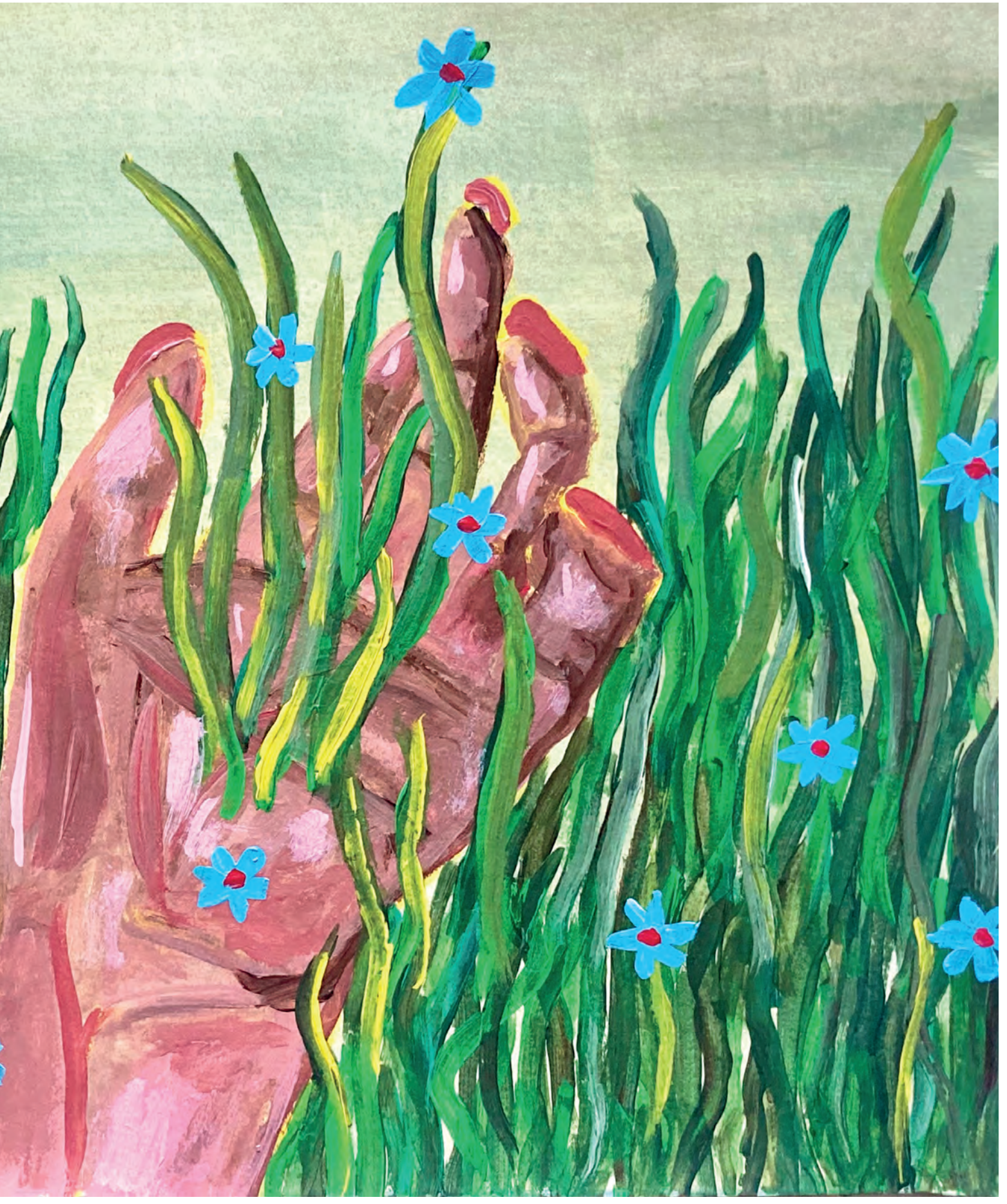
Prochaines expositions :
Enchantment festival, Royaume-Uni
6-8 juillet 2023
Ancien hôpital d'Ísafjörður, Islande
7-28 septembre 2023

yoavgoldwein.com

LES NOUVEAUX HYPER-ESPACES DE L'OLFAC-TION

Les parfums, toujours, racontent une histoire… Et si cette histoire devenait scénographie ? Que l'odeur se muait en architecte de nouveaux volumes, comme un ciseleur d'espaces capable de projeter l'expérience olfactive en trois dimensions ?

Texte **Capucine Berr**
Illustrations **Hannah Walti**



éflaconner le jus, redéfinir les contours de l'odeur, la rendre palpable, matérielle presque… Le parfum gagne désormais en texture à travers de multiples expériences immersives. Et le régisseur olfactif de devenir l'acteur de cette émancipation. Avec sa société Osmoart, Pierre Bénard est le designer d'événements et d'expériences sensorielles et synesthésiques centrés sur la culture, la recherche et le développement. À l'instar de ce concert d'Alain Bashung au Bataclan en 2003 pour « La Tournée des Grands Espaces », où avec les sculpteurs d'arômes d'Asquali (Jacqui Ledresseur et Michael Moisseeff aux commandes), il a conçu des partitions olfactives sur deux titres du chanteur. L'une autour des huiles essentielles d'oliban et de myrrhe pour procurer une dimension spirituelle au *Cantique des cantiques*, l'autre ourlée de fleurs blanches narcotiques pour *Madame rêve*. Cette magie tient alors au développement d'un système de diffusions d'odeurs pilotable et régulable basé sur un principe de nébulisation. « *Notre intérêt pour la mécanique des fluides nous permet d'imaginer, de concevoir et de mettre en œuvre des systèmes de diffusion d'odeurs pour parfumer des lieux et des événements. Nous faisons appel à des compétences d'ordre méthodologique, plastique, technique, culturelle et sémantique, qui sont nécessaires à l'insertion dans un milieu mouvant.* » Une manière moderne d'appréhender une aventure pas vraiment nouvelle, puisque les Grecs, déjà, accordaient une importance toute particulière aux parfums en diffusant des odeurs vers les cieux, censés nouer un lien métaphysique avec les dieux, et cacher aussi les odeurs nauséabondes du Capitole jonché de bêtes abattues… Au titre des expériences nouvelles, on notera encore la façon dont Chanel a propulsé ses fragrances en maîtres de cérémonie de l'exposition *Le Grand Numéro,* cet hiver au Grand Palais Éphémère. Un parcours multisensoriel et interactif où la fragrance devient la narratrice d'une histoire mêlant art et expériences singulières. « *La parfumerie de Chanel a une ambition existentielle.* Le Grand Numéro *de Chanel a proposé un voyage émotionnel, une occasion de découvrir toutes les facettes et le rôle d'un parfum. Beaucoup pensent que le parfum est un accessoire ou la touche finale d'une silhouette, mais c'est bien plus que cela. Il a un réel impact sur nos sentiments, notre confiance, notre humeur, notre désir* », explique ainsi Thomas du Pré de Saint Maur, directeur des ressources créatives des parfums, des cosmétiques, de l'horlogerie et de la joaillerie de la maison Chanel.

Parfum défricheur et réconciliateur

Et si le parfum permettait d'explorer des lieux ou époques inconnus, voire primaires ? De recréer une ère qui nous est inconnue ? Edwige Armand, enseignante-chercheuse à Toulouse, permet ce voyage en recomposant l'atmosphère de diverses époques révolues grâce à son travail tant au niveau lumineux que gazeux ou sonore et, bien sûr, en appréhendant les senteurs. Respirer pour la première fois l'inconnu géologique d'un système terre-océan-roche-organisme souvent sans

oxygène et toxique, retraduire une époque chaude vieille de 12 millions d'années, irrespirable ? Possible ou presque ! Et cela grâce à des effluves mêlant soufre, poivre, girofle et odeur de brûlé, l'inconnu devient compréhensible via la recherche aux tréfonds du sensoriel et de la connaissance de l'ère paléolithique. Pas étonnant que, dans cette spéléo au cœur du nébuleux, la recherche contre la maladie d'Alzheimer fasse désormais aussi appel à l'olfaction pour récupérer des souvenirs ou automatismes éconduits, grâce au cortex olfactif, afin de renouer avec la déambulation, l'émotion, le langage, et la quiétude, grâce aux parfums d'alors. Dans cette veine, du 12 au 14 mai prochain, la Journée des plantes de Chantilly proposera une édition « Cultiver le bien-être » pour que les amateurs de nature rencontrent plus de 200 pépiniéristes afin de réfléchir à la façon dont le jardin et les plantes impactent positivement notre humeur et nous apportent de nombreux bienfaits, que ce soit d'un point de vue psychique, émotionnel, physique ou même social… Ou comment redécouvrir la pimprenelle boosteuse de papilles, le jasmin qui aide à surmonter les chagrins, la sauge, pilier de la pharmacopée populaire…

Parfum paysage, parfum lointain

L'histoire d'un parfum est toujours chargée de lieux à histoires… Pourtant, l'adhésion au sourcing d'ingrédients de niche et écoresponsables contribue aujourd'hui à découvrir d'autres latitudes. C'est le cas de l'élémi, ingrédient rare et couvé d'Éthiopie, de Madagascar et des Philippines. Résine tirée des balsamiers, servant à faire du vernis appelé le baume de Fioraventi, jadis employée en pharmacie, l'élémi et son odeur mi-poivre mi-encens se récolte au sommet d'un arbre de 30 mètres de haut et est l'un des ingrédients rares d'Eau Sauvage de Dior. Un voyage in da house pour les plus casaniers. Dans une région bien plus froide, l'artiste Kaja Solgaard Dahl offre au parfum et au parfumé une virée conceptuelle au cœur de la Norvège et de ses fjords, avec son jus Norwegian Notes. Une expérience 3D conçue à partir d'objets parfumés recueillant une composition déconstruite d'huiles naturelles norvégiennes. Cet objet s'annonce comme un rituel initiatique qui peut s'épanouir dans le chez-soi : la pièce suspendue Gren contient du pin norvégien, la cire bleue et la forme en bois Rot ont été infusées avec de la racine de Fjellkvann, les deux pièces de table Stilk contiennent un mélange de baies de genévrier et un parfum de feuille de tomate. Ensemble, les pièces composent un objet-parfum réinterprétant le paysage naturel nordique. Ainsi, le parfum, sous toutes ses coutures et sous tous ses angles, devient meneur de danse des sens. Une évidence au final, quand on sait que 93 % de la communication est non verbale et que l'odeur et son souvenir laisseront en nous une trace quasi indélébile.

À voir :
Osmoart a créé les conférences « Parfums en scène : régisseur olfactif, un nouveau métier ».
www.osmoart.com

ÇA & MOI

Le prétexte est là : choisir un objet pour le raconter et, au final, parler de soi. Évoquer son enfance, ses souvenirs, bons ou mauvais, et au détour de l'histoire, en creux, se prononcer en personne. Ce reportage convoque des meubles, des pièces utiles ou décoratives, des êtres et de la vie, à Pantin.

JEAN-JACQUES habite la ville depuis 2000. Depuis bientôt treize ans, il est bénévole au Secours populaire de Pantin. Il s'est raccroché à l'association à cause de problèmes qu'il tait. Mais il nous parle facilement de son attachement à Johnny Hallyday. Puis il revient à ce gilet du Secours populaire. Il le porte quand il fait le marché, quand il est en représentation officielle. « *Quand j'étais dehors, gamin, le Secours populaire, ils m'ont donné un coup de main aussi.* » Il dit que l'entretien lui est difficile. Avant Pantin, il est resté trop longtemps à Lille. On ne comprend pas tout. C'est un puzzle, mais pas un jeu. Et on ne cherche pas à le bousculer. Il parle de Lille, de Saint-Cloud, et de Paris… Pour revenir encore au Secours populaire, une famille. « *C'est accueillant, c'est chaud, on sent le rapport avec les autres, et les gens dehors.* » On comprend vite que le gilet amorce une sorte de poupées russes narratives. Mais il faudra du temps pour aller plus loin.

Texte
Elisa Palmer
Photos
Benoît Auguste

Tour à tour, ils prennent la parole, se risquent à une définition de qui elles sont, qui ils sont, à la lumière d'un objet tangible. Dans ce contexte, la matière devient conversation. D'aucuns pensent leur objet animé, d'autres évidemment pas, ou alors, pudiques, ils passent la question. Parfois, sur celui-ci se greffent l'apaisement, le bonheur, l'utopie, ou encore le sentiment d'appartenance. Parfois, il porte le sceau de réminiscences traumatiques, plus lourdes. Pourtant, tout a sa place. Et l'objet trône dans l'espace. Impossible de passer outre.

Il y a là l'exactitude d'un vécu, d'une pensée. Et puis on questionne la notion d'héritage pour que d'autres portes s'ouvrent. Dans la mesure où le prix de l'objet est souvent ridicule, la valeur affective est bien évidemment immense. Et quand bien même souvent la perte serait possible, car beaucoup s'essayent au détachement. Qui sont ces individus qui vivent dans tout Pantin, et que représente cet objet dans chacun de leurs « miroirs du moi » ?

Pour mieux les comprendre, Liliane, enseignante et chercheuse en littératures et arts, affirme : « *Lorsqu'une personne meurt, nul ne se soucie de la tristesse de ses meubles !* » C'est d'ailleurs ainsi que s'ouvre le roman *Kétala* (2006) de Fatou Diome. Les meubles et objets sont tous silencieux au départ, car Mémoria, leur maîtresse, est décédée. Quand ils prennent la parole, c'est pour s'inquiéter de leur devenir, du dispersement sur le point de se faire, lors du « kétala », le « partage de l'héritage » en sénégalais. Seront-ils bien traités dans leur nouveau foyer ? Comment préserver la mémoire de la disparue ? Les objets et meubles décident alors de transmettre son histoire, de raconter, chacun à leur tour, ce qu'ils savent de cette femme avant d'entrer dans un nouveau foyer. Débute alors « une sorte d'assemblée du souvenir », qui repose sur la transmission mutuelle, pour ne pas oublier : « *Et si l'âme se terrait dans l'inanimé, afin d'échapper aux ravages du temps ?* »

Mais il n'est pas rare qu'en littérature, les meubles prennent la parole ou s'animent. Ainsi, dans *La Porte* de Magda Szabó (1987), l'un des personnages, Emerence, ne laisse personne entrer chez elle où elle cache différents secrets, dont des meubles qui vont tomber en poussière à force de ne pas être utilisés ni regardés. Dans *Qui sait ?* nouvelle fantastique de Guy de Maupassant (1890), les meubles se rebellent contre leur propriétaire et décident de s'échapper et de voyager. De quoi adhérer à la belle idée qu'ils se signalent à nous si on n'en prend pas soin, qu'ils nous demandent de comprendre leur importance et d'être racontés, d'une manière ou d'une autre. Ici, nous avons choisi de les envisager par le prisme de leurs propriétaires. Entrer chez ces derniers, un pied après l'autre, comprendre la grammaire de leurs vies, une trame d'oscillations, de poésie et de tangages et puis recueillir leurs propos, leurs mots – parfois gros –, et ceux qui transpirent dans le silence, à la lumière d'un objet, devenu cathartique, qui libère sa force d'évocation.

MARIE dit n'avoir lu la consigne de l'entretien que cinq minutes avant notre arrivée. Elle est professeur de piano à Pantin et dans le 16e arrondissement de Paris. Elle aime beaucoup voyager, elle était autrefois hôtesse de l'air. Cet objet est un tamis de farine qu'elle utilise pour tamiser le chocolat en poudre sur le tiramisu ; un secret qu'elle partage avec sa grand-mère. Cet objet lui parle, car « *c'est la mémoire, les ancêtres, le côté manufacture* ». À la louche, elle le date de 1970. Elle a vérifié, l'objet coûte 30 euros aujourd'hui sur Ebay. Il porte l'inscription « Dr. Oetker, made in Germany ». Elle précise qu'elle est née en Allemagne, et que sa grand-mère est alsacienne. Le tamis allemand a ainsi été vendu en Alsace, où il est resté dans une petite commune du nom de Hindlingen. Marie l'a récupéré dans un meuble en formica quand sa grand-mère est décédée. La notion d'héritage au niveau matériel lui importe peu, le passage des valeurs, de l'apprentissage, des histoires familiales, oui. « *Bien faire un tiramisu, cette transmission-là, c'est important.* » Elle soutient que, pour elle, l'objet symbolise un moment de qualité. « *On avait ce truc-là en commun avec ma grand-mère. On savait que l'une et l'autre, on faisait des tiramisus.* »

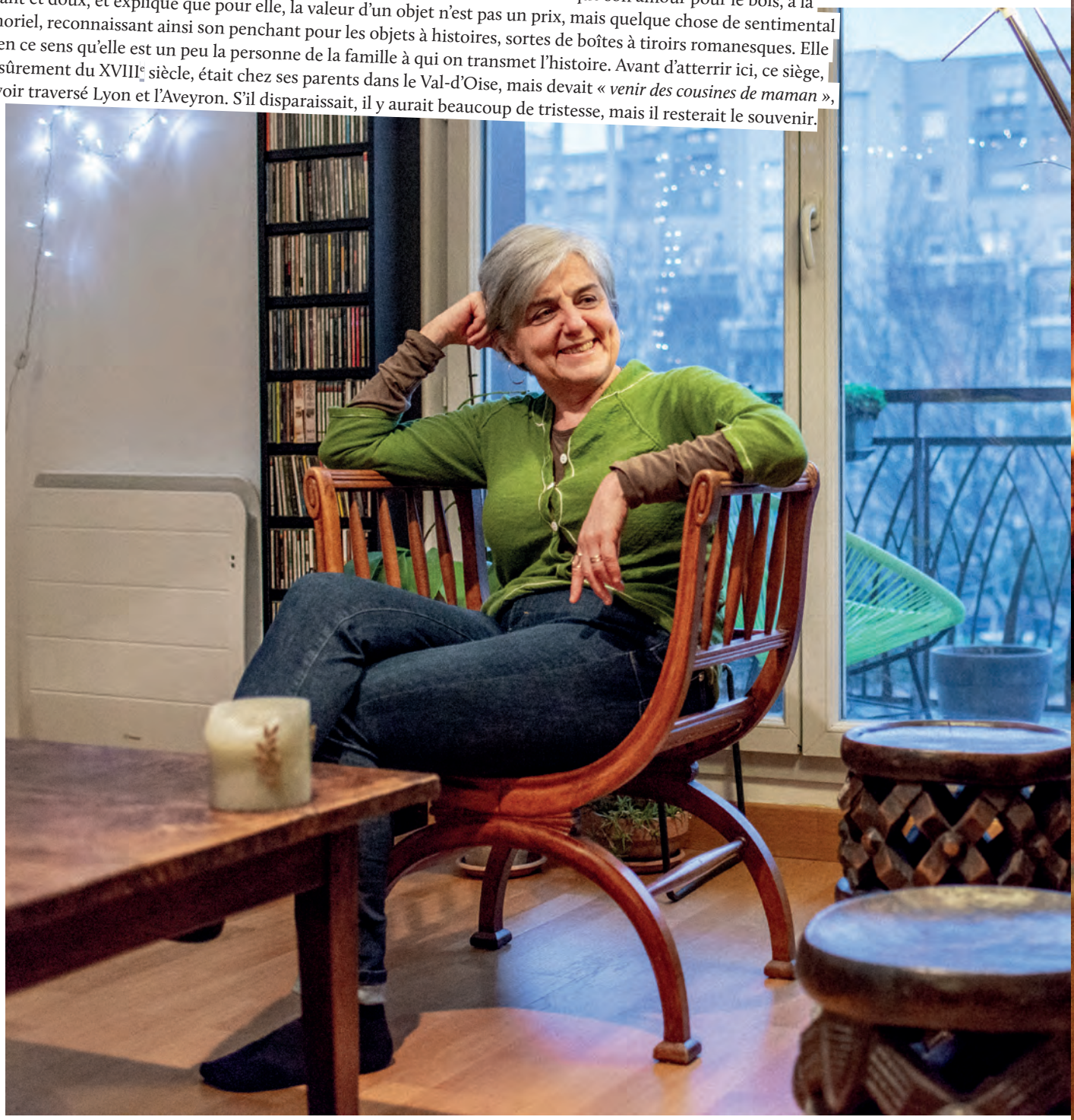
Avec NICOLAS, le regard se pose sur une chimère asiatique, datant du début du XXe siècle, incarnée par une figure adulte et ses petits. On se rapproche alors d'un chien, d'un lion, voire d'un dragon. Arrivé dans le soin animalier après un parcours artistique questionnant les mondes de l'enfance et de l'animalité, il revisite ses trajectoires professionnelles. Nicolas a travaillé, dans le passé, sur des collections d'animaux imaginaires ou réels, accompagnés de l'homme. Il adore chiner et trouver l'objet qui l'attend. Du reste, son attachement pour cette chimère se matérialise, pour beaucoup, dans sa découverte et son acquisition. Nicolas nous refait l'histoire, et on s'imagine, vingt ans plus tôt, dans un entrepôt-capharnaüm. Il dit revenir à un rapport de collection avec les objets qui gravitent autour de lui : « *Ils n'ont pas d'utilité particulière, si ce n'est esthétique, décorative, et liée à l'imaginaire.* » Cette sculpture en bronze combine une origine chinoise et une interprétation indonésienne. Bizarrement, le dragon peut représenter une figure de danger et de menace, quand dans la culture asiatique, il se mue en figure de protection. Pour Nicolas, on touche à quelque chose de « *mystique* », et c'est ainsi que se déploie « *un mode de fonctionnement télépathique* » entre sa chimère et lui.

JAMILA vit à Pantin depuis mai 2001. Elle est professeur des écoles. En parallèle de son métier, elle se passionne pour les liens entre les disciplines artistiques (danse, musique, contes et histoires) et l'école. Son objet s'appelle un chekeré, un instrument découvert quinze ans plus tôt, alors qu'elle s'intéressait aux percussions brésiliennes. Il porte un masque et symbolise à la fois le masculin et le féminin. Mais s'il n'a pas de sexe, Jamila lui attribue pourtant une grande force féminine. Elle ajoute qu'il est lié aux ancêtres africains, et « *permet d'appeler les forces vitales pour donner de l'allant aux personnes* ». Le sien correspond à une Orixa, une divinité d'Afrique de l'Ouest, et plus précisément à la déesse Iansà représentant le vent, la tempête, les éclairs, la mort et la renaissance. Si elle fait la conversion, son chekeré lui a coûté 200 euros. Mais il a été fait à la main par un spécialiste en la matière, à Olinda, l'une des plus anciennes cités brésiliennes, et n'a, somme toute, pas de prix. Aujourd'hui, son lien avec Pantin se fait beaucoup à travers sa fille Lilia : l'école, le conservatoire, le Centre national de la danse, le club de gym, la Villette, la piscine… Les objets qui l'entourent sont porteurs de liens affectifs forts, de bruits et de rapports sonores. Quand elle était enceinte, elle se souvient qu'elle prenait des photos d'elle avec son chekeré.

ANNA est directrice du centre culturel Jean Cocteau aux Lilas. Elle habite à Pantin depuis trois ans, et dit faire partie des « *grands gentrificateurs de la ville* ». Ce meuble est un rocking-chair d'enfant, que son grand-père avait rapporté de Barcelone quand il était jeune, à l'époque où ce Cubain arrivait en France parce qu'il refusait de prendre les armes. Sa grand-mère, au fort caractère, était l'une des toutes premières femmes agrégées, elle enseignait l'espagnol à l'université. Elle a beaucoup soutenu Anna dans ses choix professionnels. Depuis qu'elle est mère à son tour, Anna a « *un peu le sentiment d'être devenue féministe* ». Cet objet matérialise sa lignée de femmes, dont elle est fière. Elle a grandi dans un appartement rempli d'objets, et ne veut plus d'accumulation. Une façon pour elle de respirer. « *Pour nous, Pantin est une extension de là où on vivait, à Crimée. On n'a pas l'impression de suffoquer. On est là pour rester.* » Anna dit qu'elle travaille sur l'héritage, ce qu'il comporte de bon, et de moins bon. Ce rocking-chair acheté à Barcelone est allé à Sète, puis à Niort, Toulouse, et ensuite à Issy-les-Moulineaux, jusqu'à l'Ehpad de sa grand-mère. Maintenant, il est aux Quatre-Chemins.

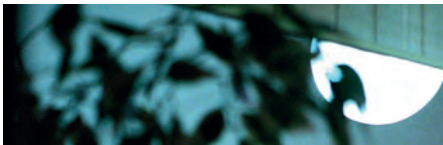
ALAIN est pudique quand il s'agit de se raconter. Pour se décrire, il tend un livre et l'on apprend qu'il a participé au doublage de presque tous les *Harry Potter*. Il a toujours travaillé dans le cinéma : projectionniste, caissier au cinéma Saint-Séverin, « électro », projecteur, monteur, doubleur voix… Il était polyvalent. Ce qui ne l'empêche pas de dire : *« Dans le ciné, si tu fais tout, ça ne va pas. »* Et pourtant, il a eu la chance de travailler avec Besson, Chéreau, Haneke, Annaud, Gavras, Jeunet et bien d'autres. Cet objet, c'est le bureau sur lequel il a étudié. Il date de son entrée en 6e, à 11 ans, dans une école de garçons. À l'époque, ses parents connaissent un peu le directeur, *« un sale con »*, et quand l'établissement change de mobilier, ils ont le privilège de pouvoir l'acheter. C'est le souvenir des années où il se faisait *« taper sur la gueule par des professeurs autoritaires »*. Alain parle d'une valeur morale, *« même si ce sont des souvenirs à la con »*. Du Creusot à Pantin, ce bureau a parcouru plus de 300 km. Il se moque bien de la question de l'héritage, si un jour il venait à tomber malade, il vendrait son appartement, et ses filles ne seraient pas obligées de payer.

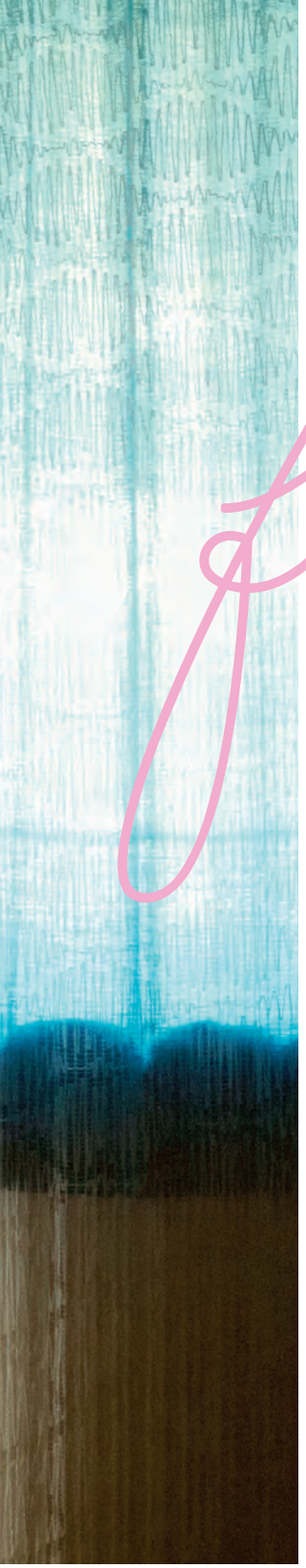
ANNE, en 2023, a besoin d'oser. Elle est néo-pantinoise, arrivée il y a deux ans, mais déclare d'emblée : *« Si je pars un jour, c'est pour quitter la région parisienne, pas Pantin. »* Parler n'est pas un problème pour elle, mais prendre la pose, c'est quelque chose. Elle était chef de projet informatique, se dit aujourd'hui dans le bien-être, et raconte qu'auparavant, elle n'était heureuse que lorsqu'elle voyageait. Son objet choisi est un siège, devenu plutôt décoratif puisqu'elle ne s'assied jamais dedans, mais auquel elle dit au revoir quand elle part. D'ailleurs, si elle l'utilisait, elle précise qu'il ne serait pas placé dans un coin. Mais là, silencieux, il semble attendre quelque chose. Anne évoque son amour pour le bois, à la fois vivant et doux, et explique que pour elle, la valeur d'un objet n'est pas un prix, mais quelque chose de sentimental et mémoriel, reconnaissant ainsi son penchant pour les objets à histoires, sortes de boîtes à tiroirs romanesques. Elle confie en ce sens qu'elle est un peu la personne de la famille à qui on transmet l'histoire. Avant d'atterrir ici, ce siège, datant sûrement du XVIII[e] siècle, était chez ses parents dans le Val-d'Oise, mais devait *« venir des cousines de maman »*, donc avoir traversé Lyon et l'Aveyron. S'il disparaissait, il y aurait beaucoup de tristesse, mais il resterait le souvenir.



CLAIRE est née à Montreuil, est la benjamine de cinq enfants. Elle a toujours habité en région parisienne, et a été pendant 25 ans commerciale et formatrice dans le secteur du bien-être. Elle a deux filles. À la naissance de la deuxième, Charlotte, elle change de vie, et se forme notamment à la sonothérapie. Les voyages sont essentiels, presque constitutifs, dans sa vie. Chaque objet qui l'entoure lui évoque une facette de sa personnalité, de son histoire. Celui qu'elle a choisi ici est un aloalo, parce qu'il lui fait du bien, à travers un arc-en-ciel de sensations et d'impressions. Elle précise qu'il s'agit d'un objet relatif aux ancêtres, originellement un totem d'ornement funéraire utilisé dans le sud de Madagascar pour rendre hommage aux défunts. Elle ne se rappelle pas de son prix d'achat sur l'île, mais il n'était pas très cher. C'était une femme artisan qui l'avait fabriqué, entre 2012 et 2015, et il était en vente depuis trois ans dans une toute petite boutique, sans trouver d'acheteur. Elle serait triste et en colère si on le lui volait, mais cela lui apprendrait le détachement. Elle raconte qu'elle peut prendre du temps pour trouver un objet, car elle est parfois en quête d'une sonorité très précise. C'est important pour elle de toucher les objets, de les sentir et de les entendre. Son aloalo vit, exprime beaucoup de choses, « *mais ce n'est pas débordant* ». Il a un corps, une âme, et est extra-habité. Claire pense d'ailleurs souvent à cette femme qui l'a créé, et se souvient qu'elle-même écoutait beaucoup la musique de Dead Can Dance à ce moment-là.

Motivation





florals

Texte
Louis Corvisier
Photos
Olivia Haudry

Depuis que l'on a pris l'habitude de passer davantage de temps chez soi et que la nature fait figure d'Eldorado, on ne compose plus ses bouquets à la légère. Loin du seul esthétisme, nos fleurs nous racontent, autant qu'elles nous rassemblent au fil de tendances révélatrices de nos aspirations.

Il y a une poignée d'années, dans un élégant ouvrage intitulé *Fleurs de Paris* et consacré aux plus belles enseignes du genre dans la capitale, la musicienne et artiste aux multiples talents, France de Griessen, écrivait : « *L'art de vivre n'a rien de futile ni de superficiel. Ce n'est pas d'art de paraître dont il est question, mais d'art du savoir-être (…) Savoir arranger joliment quelque chose ou un lieu avec une intention et de l'attention.* » Habiller ou ponctuer de fleurs son espace de vie n'a en effet jamais rien d'anodin, qu'il s'agisse d'un plaisir personnel ou d'une volonté de partage, de se féliciter après un ménage de printemps ou de magnifier son royaume en se sentant artiste et prêt à recevoir ce qu'il faut de compliments. La contrainte d'avoir été un temps confinés nous a aussi certainement fait voir les choses en plus grand, privés que l'on était alors d'air et de chlorophylle, et de fait foncièrement heureux de trouver parfois une supérette dealeuse de pots de ciboulette, de ficus ou de brins de muguet. Un regain d'intérêt qui aura fait les affaires de l'Office hollandais des fleurs, fondation indépendante dont la mission est non seulement d'inciter les Européens à végétaliser leurs lieux de vie, mais aussi d'analyser leurs attentes et leurs modes de consommation en la matière, au moyen de cahiers de tendances similaires à ceux de la mode ou de la décoration.

Sur la ligne verte

Leur constat pour cette saison printemps-été, donc, aura été simple : dans un monde en pleine évolution, c'est avant tout vers un passé heureux porteur de nostalgie que nous nous tournons. « *Nous avons besoin d'être rassurés en rentrant chez nous, dans un environnement reconnaissable. Un endroit où nous trouvons le calme et où nous chérissons nos meilleurs souvenirs.* » Et de sélectionner parmi les fleurs du moment des incontournables (la rose, le dahlia et l'œillet) et des espèces plus confidentielles comme la scabieuse et l'ammi (ou aneth blanc), toutes déclinées dans des tonalités délicates. Sans oublier bien sûr les contenants, forcément authentiques, de la céramique à la vannerie artisanale, en passant par la porcelaine, le zinc, le bambou ou l'émail. Mais cette « tendance de fond » laisse également place dans un même champ des possibles à d'autres inspirations comme le folklore vintage, décliné des 70's avec bouquets sauvages mâtinés de fleurs séchées dans un esprit récup et accueillant. Ou encore la redéfinition des espaces, aujourd'hui aussi multifonctionnels qu'exigus, au moyen de végétaux justement agencés. Et puis aussi et peut-être surtout l'émergence d'une envie de célébrer la nature sans limite comme si celle-ci reprenait enfin ses droits sur nous de manière parfaitement capricieuse. Une manifestation plus ou moins consciente en somme, d'une crainte diffuse vis-à-vis du climat ambiant.

Itinéraire bis. *A smell on you*
En ce printemps 2023, le château de Versailles inaugure en partenariat avec la maison Francis Kurkdjian, son *Jardin du parfumeur*. Installé à l'orangerie de Châteauneuf, au cœur du domaine de Trianon, celui-ci proposera de comprendre l'histoire olfactive de ces lieux prestigieux, au fil de fleurs classiques, comme la rose ou le jasmin, ou d'autres plus surprenantes (voire désagréables) du côté de leurs effluves. Atmosphères diverses, intimes ou grandioses en vue, avec parcours guidés et ateliers à la clé.

Détail ④
Composition florale par Debeaulieu
photographié par Matthieu Salvaing

Texte
Carine Chenaux
Photo
Calypso Mahieu
Fashion designer
Lora Sonney

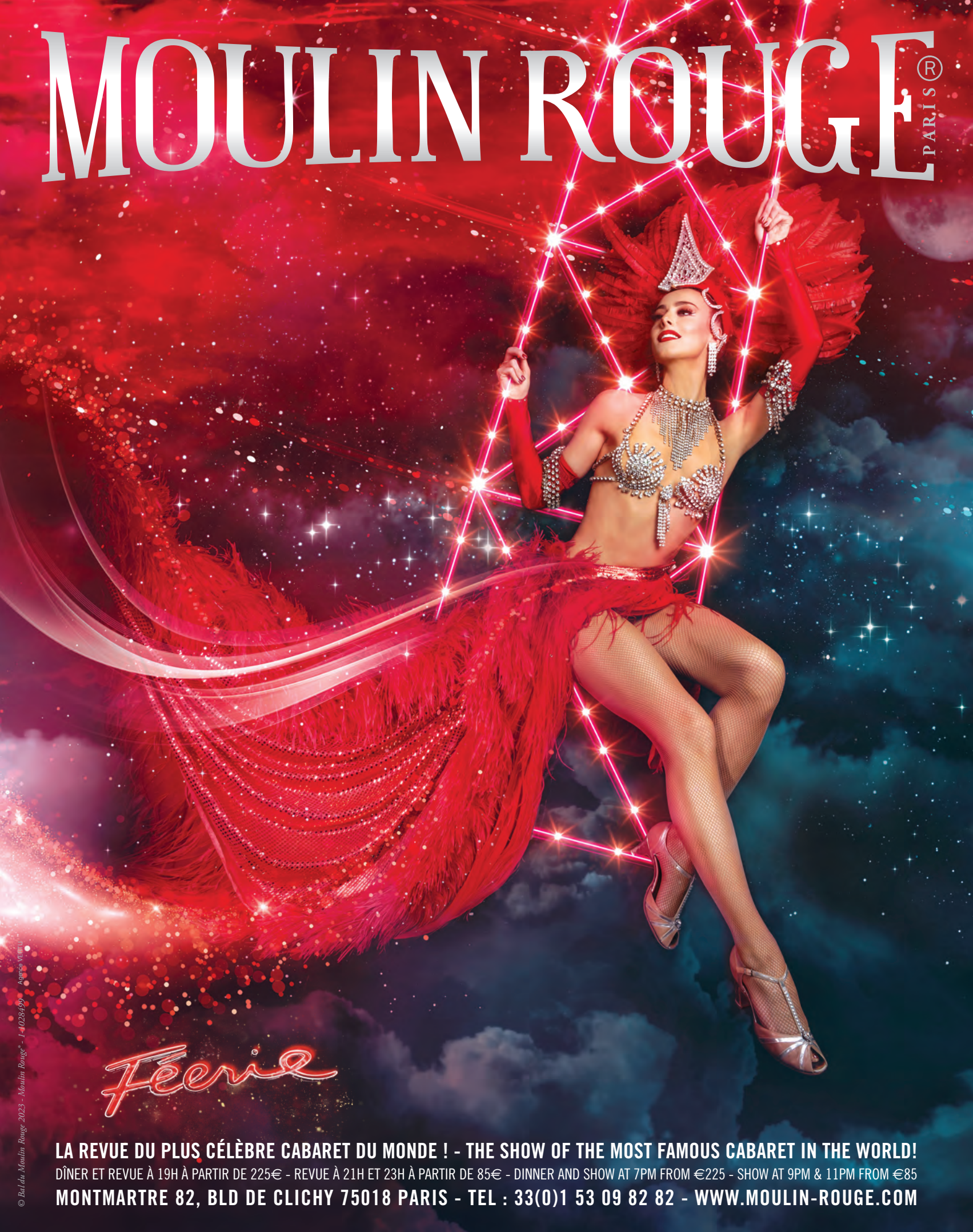
Bien qu'on nous ait répété pendant des lustres que le secret d'une vie heureuse et équilibrée résidait dans le rangement au cordeau de notre maison, il semblerait que quelques (gros) grains de sable soient récemment venus gripper la machine pourtant bien huilée de l'ordre à tout crin.

Je dérange ?

Depuis plus d'une décennie, nombre d'ouvrages et de séries du réel ont tenté de faire la leçon à tous les désordonnés patentés du monde, pour les inciter à éradiquer leur mode de vie foutraque. Et ce, avec succès, au vu de l'audience gigantesque des concepteurs de ces méthodes « salvatrices », même si l'histoire ne dit pas combien de « mal-rangeants » se seront finalement retrouvés à vivre dans une maison-témoin. Une manne qui aura certainement convaincu le groupe TF1 de lancer dernièrement (et donc tardivement), le spectaculaire *Détox ta maison,* dans les pas de mastodontes du genre qui auront rencontré la gloire sur Netflix, du *Chaque chose à sa place* des terribles Clea et Joanna qui étiquettent jusqu'à nos brosses à dents aux starissimes master classes de Marie Kondo, la reine (entre autres) du roulé de sous-vêtements. Une super-influenceuse qui, surfant sur une vague d'épure toute japonisante – incluant notamment Dominique Loreau, Française installée en pays nippon –, aura fait le bonheur du secteur de l'édition avant de mettre en pratique aux yeux du monde l'ensemble de ses talents. Sauf qu'en ce début d'année, ladite papesse de l'organisation, auteure adoubée du best-seller *La Magie du rangement*, aura (enfin) montré ses propres failles dans une interview donnée au *Washington Post*, avouant avoir dû jeter l'éponge dans le combat l'opposant au fourbe désordre, vaincue par K.O. après la naissance de son troisième enfant, mais, à l'arrivée, heureuse de pouvoir prendre du temps pour profiter de sa descendance. De quoi joyeusement ironiser pour le journal *Le Monde* : « *Franchement, on aurait pu le lui dire. Et sans chercher à lui fourguer huit millions d'exemplaires de livres titrés* La Magie du foutoir. » Car en effet, le retour aux réalités de Marie Kondo ne relève pas que d'une illumination personnelle, mais se positionne plutôt comme le reflet d'un signe des temps, où les individus ont davantage besoin d'être réconfortés et de savourer ce qui leur tient à cœur, plutôt que de poursuivre une quête illusoire de la perfection. D'autant que les tendances déco le prouvent, elles qui plébiscitent désormais, en lieu et place d'un décor glacial, les formes rondes, les matériaux doux et les références totalement nostalgiques au passé, avec force couvertures patchwork en crochet, cuivres et objets en étain, fauteuils ornés de galons ou encore bouquets vintage ressuscitant « monnaie du pape » ou « amour en cage », tellement 70's dans leurs vieux vases en grès. Vous avez dit « kitsch » ? Oui, définitivement, mais dans un mouvement qui pourrait bientôt ne plus être qu'à la marge. Ainsi, ce n'est probablement pas un hasard si l'incontournable site Airbnb donne aujourd'hui matière à rêver non pas avec un impeccable penthouse à Manhattan, mais plutôt en proposant à la location l'opulente Villa Tasca en Sicile, vue dans la saison 2 de la série *White Lotus*. Pas étonnant non plus que l'écrivain Nicolas d'Estienne d'Orves ait été mandaté il y a peu pour enrichir la fameuse collection des « Dictionnaires amoureux » d'un volume consacré au mauvais goût. Concernant la décoration, ce dernier adoube d'ailleurs le style a priori « borderline », pour peu qu'il soit envisagé comme une profession de foi, en assénant : « *Toujours il se mêle d'humour, de second degré.* » Et conclut en lui conférant des attributs aussi enthousiasmants que presque révolutionnaires : « *Il est là pour réveiller les consciences, nous tirer du sommeil, nous arracher à l'indifférence.* » Ou comment passer avec grâce du statut de « bordélique » à celui de « militant ». Sans presque une once de culpabilité, on adhère, évidemment.

À lire :
Dictionnaire amoureux du mauvais goût, de Nicolas d'Estienne d'Orves, éditions Plon, 608 pages, 26,50 €.

MOULIN ROUGE® PARIS



LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE CABARET DU MONDE ! - THE SHOW OF THE MOST FAMOUS CABARET IN THE WORLD!

DÎNER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 225€ - REVUE À 21H ET 23H À PARTIR DE 85€ - DINNER AND SHOW AT 7PM FROM €225 - SHOW AT 9PM & 11PM FROM €85

MONTMARTRE 82, BLD DE CLICHY 75018 PARIS - TEL : 33(0)1 53 09 82 82 - WWW.MOULIN-ROUGE.COM

© Bal du Moulin Rouge 2023 - Moulin Rouge® - 1-4102849 - Agence VERITU

pontet
eyewear
@ pontet_eyewear
www.pontet-eyewear.com